

# *Dans le pétrin*

Vincent Garand janvier 2004

[vincent.garand@points-virgules.com](mailto:vincent.garand@points-virgules.com)  
<http://www.points-virgules.com>

Le soleil de février leur prodiguait encore ses doux rayons mais, déjà, il commençait à décliner et les cimes élevées s'avançaient vers lui, telles de dangereuses aiguilles s'apprêtant à crever une bulle de savon. Il en aurait fallu beaucoup plus à Anatole pour que sa vigilance soit trompée. Une pellicule de neige habillait sa barbe drue et le faisait, nonobstant ses vêtements de montagne, ressembler au Père Noël.

- Il est temps de nous diriger vers notre refuge, Mesdemoiselles, dit-il d'une voix pleine d'assurance et de douceur.
- Déjà, s'exclama Nadia, pleine d'étonnement. Mais il est à peine trois heures !

À ces mots, le guide sourit car ils avaient déjà résonné à ses oreilles avant qu'ils ne fussent même prononcés. Combien de fois les avait-il entendus depuis toutes ces années qu'il exerçait son métier ? Mille touristes au moins s'étaient déjà étonnés de terminer leur randonnée au milieu de l'après-midi. Inlassablement, et comme si c'était la première fois qu'il les prononçait, Anatole répéta les mêmes phrases usées au flanc de la montagne : « La journée n'est pas finie, nous en avons encore pour une heure à ski. Et nous devons garder une marge de sécurité. Sans vous en rendre compte, vous êtes déjà bien fatiguées, vous savez. »

Les jeunes femmes riaient un peu niaisement et n'apportaient que peu de crédit aux paroles, pourtant sages, de leur vieux guide qui, par son seul aspect physique, leur semblait déjà hors du coup. Ce sentiment s'exacerba lorsqu'ils arrivèrent, à l'heure dite, au refuge.

- Vous voyez, tonna Carine, on avait bien le temps ! Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant, dans cette bicoque rikiki ?

Il y avait peu de choses à faire, en effet, pourtant Anatole se montra rassurant.

- Ne vous inquiétez pas. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer d'ici au dîner.
- Je voudrais bien voir ça, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Bien qu'elles fussent toutes quatre de la région, aucune d'elles n'avait jamais pénétré dans un refuge et le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, après qu'Anatole eut ouvert la porte, ne s'accordait qu'imparfaitement avec l'image d'Épinal qu'elles en avaient. Hormis le cabinet de toilette, constitué uniquement d'une simple cuvette et qui était pourvu d'une porte, le logis ne

comptait qu'une unique et vaste pièce, agrémentée d'un mobilier aussi rustique que rudimentaire. Une immense table en bois de pin trônait au centre de la pièce et deux bancs de même longueur la cernaient tandis que trois lits à étage étaient disposés le long des murs. Sur chaque matelas élimé gisait une couverture dont la couleur jaunâtre semblait plus due à la saleté qu'à un coloris naturel. Une odeur de remugle et de suie flottait dans l'atmosphère froide du lieu. Sur la partie droite se tenait un poêle à bois, sans doute centenaire, si l'on en jugeait par son aspect.

- On va dormir là-dedans ? Gémit presque Carine en inspectant les lieux.
- Et tu t'attendais à quoi ? Clama Sophie, plutôt charmée par l'isolement total qui les entourait. À un hôtel avec baignoire, Champagne et maître d'hôtel ?
- Non, mais quand même, c'est d'un minable ! Tu parles d'un cadeau. Quelle bande de radins à Radio Blanche !
- Écoute, reprit Maria, c'est un refuge, il ne fallait pas s'attendre à vivre dans le luxe. Avec un bon feu, ça ira mieux, tu verras.
- Tu parles ! Il n'y a même pas de salle de bains. Ca va être pratique pour se laver, je te jure !

En une heure à peine, le poêle, gavé d'un bon bois sec par Anatole, avait rendu l'atmosphère vivable et presque chaleureuse. Tour à tour, chacune était venue se réchauffer à son côté tandis qu'Anatole préparait déjà le dîner. Ainsi qu'il l'avait prédit, les quatre gagnantes du concours, organisé deux mois plus tôt par Radio Blanche, ne virent pas le temps passer. On déplia un peu ses affaires, on tenta un brin de toilette avec de l'eau qu'il avait patiemment fallu faire chauffer dans la bouilloire, on prépara les lits et l'on fit enfin un peu de ménage pour, au moins, manger sur une table propre. Discrètement, Anatole fit remarquer qu'il y avait finalement bien assez à faire et, devant l'enthousiasme non dissimulé des autres randonneuses, Carine reconnut, bon gré mal gré, que « c'était plutôt sympa. »

Tout en s'adonnant à ces menues tâches, les jeunes femmes, réunies uniquement par un improbable destin, commencèrent de lier connaissance. Le froid et le silence les entouraient partout tandis que le crépitement du bois, ainsi que la bonne chaleur qu'à présent il prodiguait, rendaient l'atmosphère chaleureuse et réconfortante. L'isolement absolu du chalet était propice à la confiance. Au fil du temps, les langues se déliaient et chacune se racontait librement et sans pudeur, malgré la présence d'Anatole, le seul homme du groupe. Carine habitait à Annecy, « dans le centre-ville », se plut-elle à préciser. À vingt-quatre ans seulement, elle était devenue chef de rayon dans un grand magasin, « la plus jeune à occuper ce poste », souligna-t-elle fièrement. Elle en avait à présent vingt-cinq et « ne comptait pas s'arrêter là ». Ravie de pouvoir conter sa réussite à un auditoire aussi attentif, elle s'était

finalement départie de son animosité antérieure. Bien sûr, elle travaillait beaucoup, « Si tu veux réussir là-dedans, tu peux oublier les trente-cinq heures, moi j'en fais le double », mais d'immenses perspectives s'ouvraient à elle, c'était sûr. Lorsqu'elle ne travaillait pas, elle se passionnait pour les nouvelles technologies. Les appareils photos numériques, les caméscopes numériques, les ordinateurs, les écrans plats, tout ce fatras technologique formait ses objets cultuels. Elle en parla si bien que tous, y compris Anatole pour qui tout cela était inconnu, s'intéressaient à ses dires. Elle n'avait pas été la meilleure du groupe pendant la journée de ski mais l'intérêt qu'elle suscitait la reconfortait, à présent.

Sophie fut moins lyrique et moins enjouée que Carine. Comme elle, elle était âgée de vingt-cinq ans mais c'était là leur seul point commun. Deuxième fille d'une famille de cinq enfants, elle avait toujours voulu devenir institutrice. Cela faisait un an et demi qu'elle avait quitté l'Institut Universitaire de Formation des Maîtres de Grenoble et elle enseignait pour la deuxième année consécutive dans un village dont personne, excepté Anatole, n'avait jamais entendu prononcer le nom. Moins matures qu'elle, ses amies d'un soir ne s'intéressaient guère aux enfants. Seule Maria semblait l'écouter avec acuité sans pour autant la questionner. Sans doute était-ce par timidité car elle avait, depuis le début de la soirée, très peu parlé. Élodie, la plus jeune de toutes, venait de fêter ses vingt ans le mois dernier. Elle venait de rentrer à la faculté de droit. Ses cours ne la captivaient pas mais elle fut par contre intarissable sur la liberté qu'offrait l'université. Hormis quelques cours où il fallait impérativement se présenter, chacun était libre d'agir à sa guise. Ses parents lui avaient même loué un studio, non loin du campus, où elle pouvait enfin goûter à l'autonomie à laquelle elle aspirait depuis longtemps déjà. Elle s'était fait en trois mois plus d'amis que durant toute la période du lycée et, de fait, elle se couchait souvent tard car il y avait, en permanence ou presque, du monde chez elle. Et quand elle ne recevait pas, c'était qu'une « soirée étudiante » avait lieu ou bien qu'elle était invitée chez quelqu'un d'autre. Chacune écoutait cela d'un air amusé mais aussi avec une pointe de jalousie. Bien qu'encore jeunes et belles, elles se disaient que leur propre jeunesse s'était déjà évanouie, qu'elles étaient rentrées de plein pied dans la vie active et que cette insouciance estudiantine leur semblait déjà bien loin. Anatole écoutait poliment mais d'un air un peu désabusé.

- Ça ne devait pas se passer comme ça, de votre temps, Anatole ? Demanda Carine tandis qu'il se disait exactement la même chose.
- Oh, non ! C'est sûr que ça ne se passait pas ainsi, répondit-il en souriant.
- Et depuis quand êtes-vous guide, reprit Sophie pour ne pas laisser un

blanc s'installer dans la conversation.

Après s'être fait un peu prier, non par minauderie mais plutôt par pudeur et pensant sincèrement que rien dans sa vie ne pourrait intéresser ces jeunes femmes avec qui, pensait-il, il n'avait rien de commun, il se laissa convaincre et leur raconta sa vie.

« Ça va peut-être vous paraître extraordinaire mais je ne suis jamais sorti de ma vallée. Sauf une fois, pour le service militaire. J'ai grandi dans mon village, Thuy près de Thônes, et mes parents avaient une ferme d'alpage. Alors, bien sûr, on allait à l'école, j'ai même mon certificat, mais je peux vous dire qu'il y avait du boulot le soir en rentrant à la maison. Fallait s'occuper un peu des vaches mais ça, c'étaient surtout les parents qui faisaient. Et puis, y'avait les fromages, là c'est moi qui m'en occupais. Et quand on a été assez grands avec l'aîné, on s'est chargés de la paperasse qu'y avait pas avant, vu que mon père ne savait pas lire. Après la mort de mes parents, en soixante-dix, on a repris l'affaire. Ça marchait plutôt bien mais un jour, y'a eu un accident. Un garçon de ferme a mis le feu puis tout a brûlé. Tout ! Mon frère et le gars s'en sont pas sortis, les animaux non plus. Restait plus rien que la carcasse de la ferme. Alors je suis descendu dans la vallée, chercher du travail puis avec le développement du tourisme, ils cherchaient des guides. Vu que j'connais l'coin, m'ont fait faire un stage. J'avais jamais chaussé une paire de skis de ma vie, moi ! Et voilà, ça fait bien vingt ans que je fais ça, maintenant. Voyez, y'a pas grand-chose d'intéressant, je vous l'avais dit. »

Malgré l'absence de tristesse dans sa voix, les jeunes femmes furent émues et ne savaient que répondre.

« Mais il ne faut pas vous inquiéter, Mesdemoiselles. C'est fini tout ça. J'y pense plus et ça me fait point de peine. Allez, je vous sers un verre, histoire de penser à autre chose. »

Quatre regards pleins de compassion suivaient les gestes du guide qui venait d'empoigner une bouteille de vin avant de remplir résolument les cinq verres disposés sur la table.

- Excusez-moi pour tout à l'heure, souffla Carine d'un ton plein d'humilité. Je me suis un peu emportée.
- Mais ce n'est rien. C'est déjà oublié. Allez, santé ! Répondit Anatole en buvant son verre d'un trait avant de s'en servir un autre.

La nuit était depuis longtemps tombée et le cercle de lumière qui s'échappait de la lampe à pétrole, le chalet étant dépourvu d'électricité, s'étendait à peine plus loin que le pourtour de l'imposante table autour de laquelle ils étaient

tous réunis. Un court moment de silence s'installa avant qu'Élodie ne fût remarquer que de tous, seule Maria n'avait rien dit. Cette dernière savait fort bien que, inéluctablement, son tour viendrait et qu'elle ne pourrait se dérober. Chacun avait parlé et il n'y avait pas de raison pour qu'elle y échappât. Sa nature un peu réservée tempérait son besoin de parler de sa nouvelle vie, de ce qui était advenu d'elle au cours de ces derniers mois. Pour une fois, elle avait l'occasion de tout raconter sans grande conséquence. Une journée passerait encore puis elle était sûre de ne jamais les revoir. Et puis, se disait-elle, mon histoire est-elle si extraordinaire que cela ? Elle esquissa un petit sourire malicieux, regarda chacun des convives comme pour trouver au fond de leurs yeux l'élan nécessaire puis, après avoir baissé la tête quelques secondes, elle la releva et commença par leur dire que si elle leur racontait son histoire, cela risquait d'être un peu long. Plus long sans doute qu'ils ne l'imaginaient. Bien sûr, toutes quatre répliquèrent qu'ils avaient bien le temps, qu'après tout ils vivaient une sorte de vacances raccourcies et que, finalement, il était encore bien tôt.

- Eh bien, je voudrais vous raconter une rencontre qui a changé ma vie. Avant ça, je n'aurais jamais pensé que ma nouvelle vie soit possible, même si, depuis, d'autres malheurs sont venus m'accabler. Ça ne sera sans doute pas grand-chose à vos yeux mais j'ai enfin l'impression de vivre pleinement et surtout librement.
- Tu as rencontré le prince charmant, interrompit Élodie, friande d'histoires d'amour.

Sans répondre à sa question, Maria reprit le fil de ses pensées. « Mais pour que vous compreniez bien, il faut que je vous dise quelques mots de mon enfance car c'est le point de départ de toute ma destinée. Comme vous vous en doutez peut-être, je ne suis pas française mais portugaise. J'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de quatorze ans. Nous habitons Lisbonne où notre père était professeur de français à l'université. Sans vanité ni vantardise, c'était l'un des plus brillants de la faculté et ses talents rejaillissaient sur nous. Nous habitons un confortable appartement dans un agréable quartier du centre-ville où nous étions respectés, presque admirés.

Notre père adorait cette langue qu'il avait faite sienne. Il en était si épris que, hormis quelques dictionnaires et ouvrages pratiques, notre bibliothèque était uniquement composée de livres en français. Bien sûr, de nombreux auteurs étrangers y avaient leur place mais dès lors que leur langue maternelle n'était pas le portugais ou l'espagnol, que notre père maîtrisait autant que sa propre

langue, il choisissait systématiquement une traduction française, de préférence à celle portugaise. Sans cesse, il nous parlait de ses livres en termes élogieux. Malgré sa taille assez imposante, elle n'était pas encore assez grande pour tous les contenir et comme il en achetait sans cesse de nouveaux (je pense qu'il a, à lui seul, assuré la fortune du libraire qui s'était spécialisé dans la littérature en langue étrangère), nous assistions régulièrement à une scène qui était devenue pour nous comique : le déchirement de notre père se retrouvant face à sa bibliothèque pour décider quels livres devraient laisser leurs places aux nouveaux venus. Il arrivait aussi que certains ouvrages retrouvent leur étagère au bout d'une période d'exil plus ou moins longue.

Bien que nous riions de lui, et encore de façon innocente et gentille, sa passion pour cette langue était si forte qu'il sut nous la transmettre. Dès notre plus jeune âge, il avait pris l'habitude de nous parler autant en français qu'en portugais, si bien qu'à quatre ans à peine nous parlions aussi bien l'une que l'autre langue. Et lorsque nous commençâmes l'apprentissage de la lecture à l'école, il nous enseigna en même temps celle du français. Ma mère s'en agaçait parfois car, de nous toutes, c'était elle qui maîtrisait le moins bien cette langue. Bien sûr, elle comprenait à peu de choses près tout ce qui se disait mais elle était bien moins capable que nous de s'exprimer convenablement. Mais enfin, elle n'avait guère le choix, tant notre père était doué pour rallier le plus borné des contradicteurs à son avis.

Immanquablement, ma soeur et moi étions les premières de notre classe dans ce qui n'était plus pour nous un sujet d'études mais une seconde nature. Cette période fut d'ailleurs assez drôle car, malgré nos onze ou douze ans, le professeur semblait quelquefois attendre notre tacite assentiment après avoir expliqué le sens d'un mot, d'une expression ou encore d'une règle de grammaire. La notation s'effectuait sur dix points et je vous assure que je rougis de honte le jour, qui heureusement ne se reproduisit jamais, où je n'obtins qu'un neuf.

Et puis, il y eut ce fameux concours organisé par mon école. Tous les ans, l'établissement offrait une année scolaire entière dans un pays étranger, tous frais payés. En dehors de la France, je me souviens que nous pouvions partir en Espagne, en Italie, en Angleterre ou en Allemagne. Chacun pouvait concourir pour la destination de son choix mais pour une seule uniquement. Tous les élèves ne s'inscrivaient pas car les moins doués d'entre nous savaient qu'ils n'avaient aucune chance de l'emporter. Cela ressemblait un peu à un concours général, tel qu'il en existe en France. Julia et moi rêvions déjà de nous retrouver à Paris, même si nous savions dès le début qu'une seule d'entre nous partirait. Notre père, qui avait une inébranlable confiance en

nous, nous répétait sans cesse que le prix ne pouvait nous échapper et qu'il serait très fier de notre victoire. Bien sûr, nous nous savions pratiquement imbattables en français mais il restait toutes les autres matières et, paradoxalement, celle que je redoutais le plus était le portugais ! Je vous laisse imaginer le poids qui pouvait peser sur nos frêles épaules de jeunes filles de treize et quatorze ans : surpasser tous les autres concurrents de l'école, ne pas décevoir notre père et, enfin, batailler si fort qu'il fallait éliminer sa propre soeur.

Malgré les beaux jours de mai, Julia et moi restâmes enfermées dans l'appartement, tout accaparées que nous étions par nos révisions. Nous vivions en permanence ensemble, au milieu de nos livres, sans jamais sortir de nos chambres et notre père, chaque fois qu'il rentrait de l'Université, nous en félicitait tandis que ma mère nous exhortait à sortir un peu, tant nos visages lui semblaient blêmes pour la saison. Cela dura trois semaines entières et, malgré notre grande ferveur et notre irrésistible envie de découvrir Paris, notre ardeur au travail finissait par s'émousser. Chaque soir, et comme pour nous récompenser de notre pugnacité, notre père nous parlait de la France et surtout de Paris qu'il connaissait très bien. Que notre candeur était grande alors : nous étions émerveillées par chacune des paroles qu'il prononçait et cela suffisait à nous rendre assez de courage pour le lendemain.

Et puis, vint enfin ce jour du quatre juin qui sonnait pour nous comme une délivrance. On aurait pu penser que le plus difficile restait à faire : surmonter les trois jours d'épreuves. Mais nous savions toutes deux que l'essentiel était déjà accompli. Après toutes ces semaines employées à un travail acharné et continu, nous étions sûres que le prix ne pouvait revenir qu'à l'une ou à l'autre, sans parler du fait que nous comptions parmi les meilleurs élèves de notre classe. C'est assez drôle car je ne garde qu'un souvenir anecdotique de ces trois jours. Nous restions confinés dans la même salle de classe où seuls les sujets de composition et les surveillants changeaient. À la fin de chaque journée, ma soeur et moi échangeons nos impressions ; nous nous assurons que l'une ou l'autre n'avait rien oublié d'important. Finalement, le sort de ma soeur m'importait autant que le mien. Bien sûr, rien ne me hantait davantage que de finir en tête mais j'espérais à toute fin que ma soeur fut ma seconde, au risque même que, finalement, elle me devance. D'ailleurs, quelques jours après la proclamation des résultats, nous en parlâmes toutes les deux et elle m'avoua qu'il en avait été de même pour elle. »

Depuis près d'une demi-heure, Maria racontait à ses compagnons une partie



de son enfance sans avoir encore dit le moindre mot sur ce qui lui avait été demandé : que fait-elle, aujourd'hui, de sa vie. Et pourtant, qu'il s'agisse d'Anatole, d'Élodie ou de Carine, chacun voulait savoir ce qu'il advint du concours, sans même penser que, si elle se trouvait là à raconter cette histoire, c'était sans doute parce qu'elle en était sortie victorieuse.

- Alors, demanda Élodie avec force impatience, tu as gagné ?

Maria, qui allait en venir au fait, reprit son récit.

« Oui, Élodie, j'ai gagné comme tu dis. Sur les dix épreuves notées chacune sur vingt points, j'obtins un total de cent quatre-vingt neuf points. Ma soeur, aussi brillante que moi, manqua de me détrôner pour un point seulement. Elle était seconde, ainsi que je l'avais souhaité mais j'eus, malgré ma joie immense, quelques remords à l'avoir privée d'un succès qu'elle méritait tout autant que moi. Nous avons travaillé avec le même acharnement, elle m'avait aidée et soutenue, tout comme je l'avais fait pour elle, et j'occupais seule la place que nous convoitions. Je me souviens encore des félicitations, sincères pourtant, qu'elle me fit d'une voix étranglée, sans jalousie mais pleine d'amertume. Cela m'empêchait d'être heureuse de mon prix, pourtant mérité, mais je ne savais pas ce que notre père avait, dès le début, prévu pour nous.

Le soir même, il rentra à son heure habituelle et nous trouva assises toutes deux dans le salon. Sans même compter le résultat du concours qui avait dangereusement tendu nos nerfs, nous avons tant travaillé au cours des dernières semaines que nos esprits, gavés par tant de travail intensif, n'aspiraient plus qu'à une chose : l'oisiveté. Il pénétra dans la pièce, nous regarda d'un air grave puis, souriant tout à coup, il nous demanda en français « Alors, laquelle des deux a gagné ? » Dans son esprit, la première place nous échait forcément et cela n'avait pas d'importance que ce fût ma soeur ou moi. Il nous traitait collectivement alors que nous attendions de sa part une attention individuelle ; cela ne lui ressemblait pas et je compris vite pourquoi il agissait ainsi. Je lui répondis, sans grand enthousiasme, que j'étais la gagnante. « Bien ! » me répondit-il simplement. « Et toi, Julia, tu es seconde, naturellement. De combien de points ta soeur t'a-t-elle devancée ? » demanda-t-il. Julia fixa son regard et répondit « Un seul, papa. » Il reprit la réponse sous forme de question mais d'un air faussement étonné puis tira une enveloppe de sa poche en disant « Cela mérite bien un lot de consolation » et il la tendit à ma soeur.

Tout cela n'était qu'une petite comédie qu'il nous jouait car son prénom était

inscrit sur l'enveloppe. Elle l'ouvrit d'un air dépité, imaginant que rien ne pourrait la consoler de ne pas aller à Paris puis, pourtant, son visage s'illumina un instant plus tard. Avant de jeter mon regard sur ce qui suscitait pour elle un tel enchantement, je contemplai notre père et l'admirai d'être capable de nous rendre heureuses. Je le remerciai d'un regard, autant pour elle que pour moi puis, avant que je me décide à regarder le cadeau de ma soeur, elle s'écria « Un billet d'avion pour Paris ! », avant de sauter au cou de notre père. Il nous raconta plus tard qu'il avait téléphoné à notre école pour connaître les résultats et que, certain de notre victoire, il avait acheté le billet dès le mois de mai pour celle de nous deux qui ne serait pas arrivée première. »

Marie s'interrompit un court instant pour avaler d'une traite un verre d'eau tandis que le vieux guide en profitait pour mettre une épaisse bûche dans le ventre du poêle. Et cette fois-ci, ce fut Sophie qui l'invita à reprendre le cours de son histoire.

- Mais, dis-moi, comment se fait-il que tu aies atterri ici ? C'est quand même assez loin de Paris pour deux étudiantes qui rêvaient de la capitale.

« Oui, tu as raison, reprit-elle. Un malheureux concours de circonstances nous en priva. En fait, le prix du concours comprenait, outre le billet d'avion, une année de cours en internat dans un établissement qui avait signé une convention européenne d'échange. Nous étions presque tristes qu'arrivent les vacances qui représentaient, à nos yeux, un obstacle à notre vie parisienne rêvée mais notre père eut la bonne idée de nous emmener en France pour quinze jours. C'est là que nous découvrîmes une partie du sud-ouest français : Biscarosse, Biarritz Bordeaux. Bien sûr, ce n'était pas Paris mais cela nous donnait un avant-goût du pays. Julia et moi nous plaisons à tout trouver formidable dans votre belle France. Les librairies nous semblaient mieux garnies et malgré la bibliothèque personnelle de notre père nous n'avions jamais vu autant de livres en français ; les terrasses de café plus belles, les affiches de cinéma plus grandes. Durant toute notre enfance, notre père nous avait fait boire un philtre d'amour à la France et voici que, pour la première fois, nous succombions pour l'être aimé.

Le mois d'août fut interminable d'ennui jusqu'à ce qu'il devienne proprement angoissant. Alors que la rentrée scolaire s'annonçait trois semaines plus tard, notre père reçut une lettre de notre collège français qui lui indiquait que la rentrée n'aurait tout simplement pas lieu. C'était l'époque où l'on découvrait

chaque jour une nouvelle école infestée d'amiante. Notre collègue n'échappa pas à la contagion et l'on nous expliqua que, pour des raisons d'assurance, l'établissement n'ouvrirait pas ses portes à la rentrée. Bien sûr, nous pouvions toujours continuer notre scolarité à Lisbonne mais nous nous étions tant habituées à l'idée d'aller étudier à Paris que Lisbonne nous semblait trop petite, trop étroite pour les jeunes femmes que, dans notre esprit, nous étions devenues. Notre père sembla un instant se résigner mais il changea d'avis lorsque nous nous mîmes à pleurer. Ma mère tenta de nous consoler tout en l'admonestant : « Tu vois ce que tu as fait avec TA France ! ». Envers nous, envers elle, il voulut faire bonne figure : « Ne vous inquiétez pas, je vais trouver une solution et, quoiqu'il arrive, vous ferez votre rentrée scolaire en France. » Une double opportunité décida de notre destination. Notre père faisait depuis longtemps partie d'Université Europe, une association regroupant des enseignants des trois degrés dans le but d'échanger des idées, des pratiques, des renseignements. Il y comptait de nombreuses connaissances et même quelques amis. Parmi eux, il y avait un certain Patrick Jeanval. La première fois que j'entendis ce nom, je pensai que c'était un nom bien français mais que la personne en question eût dû se prénommer Jean : « Jeanval Jean », en référence aux « Misérables ».

Élodie semblait se demander qui étaient ces misérables, ainsi que ce Jean Valjean mais Maria continua sans y prêter attention.

Celui-ci avait été professeur de français, de latin et de grec avant de se voir proposer un jour la direction de l'établissement dans lequel il travaillait. Il s'agissait justement d'un collège et notre père n'hésita pas à lui demander son assistance. Sainte-Clothilde était un établissement privé et si son ami pouvait lui assurer deux places pour la prochaine rentrée, il ne pouvait, en revanche, le dispenser de payer. Non que nous fûmes très riches mais notre père avait tout de même les moyens de nous offrir à toutes deux cette année d'études, pour peu qu'il trouvât une solution pour notre hébergement. Il n'y avait pas d'internat possible dans notre nouveau collège et les chambres louées aux étudiants étaient décidément trop chères pour nous. Un à un, les jours passaient, cette fois avec une trop grande rapidité, et nous attendions chaque soir avec impatience le retour de notre père. Julia le guettait par la fenêtre et elle pouvait dire, rien qu'à sa démarche, s'il avait trouvé ou non cette chambre dont nous rêvions. Non pas sa tristesse mais simplement son absence de joie lorsqu'il franchissait le seuil confirmait le verdict de ma soeur. Le premier septembre, notre père n'avait toujours rien trouvé et nous aurions dû être pétrifiées par l'inquiétude. Pourtant, il nous avait assuré qu'il trouverait une solution et sa seule parole suffisait pour que nous demeurions confiantes. Le quatre septembre enfin, lorsqu'il revint à la maison et que ma

soeur l'avait observé au travers de la fenêtre, elle me dit exactement, et en français, « il en a un, il en a un ! », songeant sans doute déjà à un appartement et non plus à une chambre. Nous nous précipitâmes alors jusqu'à la porte et notre père, en nous voyant, arbora un très large sourire dont sa bouche ne se départit plus de toute la soirée. Deux semaines durant, il avait pleinement usé de ses relations sans se ménager. Pourtant, notre salut vint, de façon tout à fait inattendue, de notre propre famille.

Un vague cousin éloigné, que ni ma soeur, ni moi, ne connaissions, avait justement émigré à Annecy des années auparavant. Il s'y trouvait propriétaire d'une boulangerie et, selon ses dires, il possédait une sorte de débarras assez grand pour être transformé facilement et à peu de frais en une chambre pour deux. Même si notre appartement de Lisbonne était confortable, nous n'étions pas habituées au luxe et l'idée d'une chambre modeste, née d'un vague débarras, ne nous effrayait pas. Deux lits, une armoire et un bureau suffiraient à notre bonheur et nous ne demanderions rien de plus. Nous étions déjà si heureuses que notre père ait trouvé ! Ce dernier promit à ce providentiel cousin de prendre à sa charge les frais de transformation de la pièce ainsi que l'achat du mobilier qui nous serait nécessaire. Le cousin, quant à lui, nous assurait que la chambre serait prête à notre arrivée, ce que nous trouvions incroyable. Mais nous n'avions alors qu'une envie : celle de le croire sur parole.

Maria les avait toutes captivées et Anatole, qui au début semblait somnoler un peu, écoutait à présent avec une vive attention. Ensemble, ils avaient craint qu'elles ne trouvassent pas de chambre pour se loger et, à présent, ils en attendaient la description détaillée. Maria but tranquillement un autre verre d'eau avant de continuer son histoire. Elle humecta ses lèvres asséchées avec le bout de sa langue et reprit, l'air mutin : « Je continue mon histoire ? » Elle avait bien vu qu'ils l'écoutaient tous avec le plus grand intérêt et chacun, d'un mot bref, l'enjoignit de poursuivre : « Allez, continue ! », « Vas-y, raconte la suite ! ». Jusqu'au brave Anatole qui, après avoir de nouveau mis une bûche dans la cuisinière, ajouta « Allez-y, mademoiselle, nous vous écoutons ». Heureuse d'intéresser ses convives, elle leur adressa un sourire sincère et reprit son histoire.

Ma soeur et moi naquîmes le même jour à un an d'intervalle : le neuf septembre. Eh bien, c'est exactement ce jour-là que nous partîmes pour la France. Mes parents n'y sont sans doute pas étrangers car, aujourd'hui encore, je me souviens que nous devions partir un jour plus tôt mais,

bizarrement, notre père n'avait pas pu nous trouver de places ce jour-là. De toute ma vie, je crois que cet anniversaire restera le plus marquant de tous, bien que je ne sache pas ce que l'avenir me réserve. Ce fut pour nous le jour des premières fois. C'était la première fois que nous partions quelque part sans nos parents. La première fois que nous prenions l'avion. Malgré sa proximité, je n'avais jamais eu à me rendre à l'aéroport de Lisbonne. C'était la première fois que nous marchions dans les rues de Paris. Je me souviens que, dans le taxi, mes yeux scrutaient le ciel sans relâche, jusqu'à ce qu'ils découvrirent ce qui était pour moi, et peut-être pour tous les touristes du monde, le symbole de cette ville : la Tour Eiffel. La première fois que ma vie prenait un si grand virage... Et je ne me doutais pas à quel point, ajouta-t-elle avec une pointe de tristesse et de nostalgie mêlées. Mais enfin, reprit-elle avec gaieté, après une épuisante journée de transports passée dans l'avion, le taxi et le train, nous nous retrouvions au 55 avenue de France ; le nom de la rue lui-même nous parut prédestiné.

Nous pénétrâmes dans la boulangerie et notre cousin, que nous révérons alors comme notre bienfaiteur, nous présenta sommairement à une vendeuse visiblement épuisée. « Je vous présente mes cousines, des petites surdouées qui arrivent de Lisbonne », lui adressa-t-il fièrement. Poliment, elle fit mine de s'intéresser à nous et nous salua respectueusement tandis qu'il nous entraîna déjà dans l'arrière-boutique. Un escalier nous emmena jusqu'à son appartement qu'il partageait avec son frère et sa belle-soeur. Il en remit la visite à plus tard et nous conduisit directement dans ce qui allait être notre nouvelle chambre. Au fond du couloir, qui nous sembla alors interminable, une porte donnait accès à un second escalier. Nous gravâmes les quelques marches en bois qui nous menèrent sur un palier d'aspect fort modeste. Le sol était recouvert d'un linoléum usé, aux couleurs et motifs criards des années soixante-dix. Trois portes à la peinture écaillée nous encerclaient. Jorge nous expliqua que la première s'ouvrait sur un grenier poussiéreux et la seconde sur une salle d'eau qui n'était jusqu'à présent jamais utilisée mais qu'il se ferait un plaisir de réhabiliter pour nous. Il nous adressa un sourire altier en ouvrant la troisième « Et voici votre chambre », hâbla-t-il. Malgré notre fatigue, nous étions tout excitées de découvrir notre nouveau logis et nous nous précipitâmes dans la pièce. Ainsi qu'il l'avait promis à notre père, la chambre avait visiblement été refaite. En dépit de son aspect largement démodé, le papier peint était neuf. Sur la gauche, nos deux lits en fer et datant sans doute d'une cinquantaine d'années, étaient séparés par deux tables de chevet identiques. Un bureau, en tous points semblable à ceux des maîtres d'école d'antan, avait été disposé dans le fond de la pièce, à côté d'une armoire accusant visiblement la même origine. Face aux lits, un chien-assis laissait entrer la lumière du jour encore vive. Après avoir fait le tour de

la pièce avec nous, Jorge nous laissa afin que nous prissions possession du lieu. Je n'oublierai jamais l'instant qui suivit. Julia et moi nous regardâmes dans les yeux, nous nous mîmes tout d'abord à sourire, certaines alors de partager la même pensée pleine de félicité, puis nous nous jetâmes dans les bras l'une de l'autre en laissant éclater notre joie.

Comme je vous le disais tout à l'heure, Jorge était pour nous un bienfaiteur comme nous n'en avons jamais rencontré. En plus de nous accueillir avec autant de spontanéité, il se montrait extrêmement gentil avec nous. Il était presque comme notre père. Nous ne savions trop quoi faire pour le remercier et la moindre des choses était de l'aider un peu dans les tâches ménagères mais même de cela, il ne voulut point. Il nous disait que nous n'étions pas venues pour faire le ménage ni la vaisselle mais pour étudier. L'absence de nos parents nous pesait mais nous nous retrouvions, pour ainsi dire, en famille et nous prenions soin de leur téléphoner chaque semaine au moins. Quant à notre école, que nous appelions encore entre nous « notre école française », elle était si proche de la boulangerie qu'il ne nous fallait guère plus de cinq minutes en bus pour nous y rendre. Si heureuses de nous trouver là, nous étudiâmes avec une application extrême. Pour nous-mêmes d'abord, car je crois que dès cette époque Julia et moi envisagions de nous installer en France et il nous semblait que la meilleure façon d'y parvenir était l'étude. Pour notre père aussi car, face à lui, il n'était pas envisageable de démeriter. En nous, il avait placé sa confiance, ses espoirs ; peut-être même avait-il reporté sur nous son rêve inassouvi et nous ne pouvions pas le décevoir. Il voulait que ses filles, de retour chez lui, parlent un français aussi pur, aussi abouti que le sien. Le téléphone lui permettait de réaliser les progrès que nous avons accomplis. Je crois qu'il fut, malgré nous, un peu déçu. Avec lui, nous apprîmes un français académique, principalement par la lecture et l'étude de grands classiques. À notre arrivée en France, nous parlions, et je parle encore, ajouta-t-elle en souriant, un français qui n'existe plus guère que dans les livres. On se moqua d'ailleurs de nous à cause de cela : on nous croyait précieuses alors que nous croyions parler un français usuel. Aujourd'hui encore, vous l'avez sûrement remarqué, j'utilise des conjugaisons que vous n'employez plus. Mais je n'apprends que celles-là et elles sont aussi naturelles pour moi que le présent l'est pour vous. Notre père nous racontait souvent que, alors que nous n'étions que des enfants, notre mère lui reprochait de nous apprendre des mots difficiles lors même qu'il existait des mots plus simples pour dire la même chose. Invariablement, il lui répondait, avec autant de malice que de justesse, qu'entre deux mots inconnus, l'enfant ne fait aucune différence puisqu'ils sont tous les deux

nouveaux. Ainsi mettait-il souvent ce principe en application en nous apprenant des mots que l'on dit savants.

Au cours de l'année scolaire, nous ne rentrâmes qu'une seule fois dans notre Portugal natal et ce fut pour les fêtes de Noël. Mes parents, et ma mère en premier lieu, étaient très pratiquants et ils n'auraient pas conçu de passer cette sainte fête sans leurs filles. Nous étions d'autant plus heureuses de rentrer que nous savions que nous allions retourner en France peu après.

L'année passa si vite que nous entrions déjà dans le troisième trimestre. Là, nous commençâmes à réaliser que notre beau rêve connaîtrait inéluctablement une fin ; désormais les jours nous étaient comptés. En peu de mois, nous avions toutes deux pris goût à la façon de vivre de votre pays, nous avons appris à aimer le lac au bord duquel nous nous promenions le samedi et nous n'aspirions plus qu'à une seule chose : passer une année de plus ici. Alors, désireuses de prendre en main notre destinée, nous nous confiâmes à notre père. Sans nous l'avouer, il comprenait notre ardent désir et brûlait d'y accéder mais, malheureusement pour nous, une sombre histoire, dont il nous narra plus tard les détails mais que je ne vous relaterai pas maintenant, l'avait rendu impécunieux. Il n'y avait aucune alternative, il fallait rentrer à Lisbonne.

Loin de nous décourager, cette mauvaise nouvelle nous amena à une constatation manifeste : c'était sur nous seules qu'il fallait compter si nous désirions rester. Nous obtînmes d'abord l'accord de Jorge pour occuper une année de plus cette chambre qu'il nous prêtait de si bonne grâce. Il exigeait simplement l'assentiment paternel, ce que nous nous faisons fort d'obtenir, dès lors que nous aurions trouvé de l'argent. L'une et l'autre, nous étions disposées à travailler, le soir ou le week-end mais la loi, ici, ne le permet pas. Notre cousin, à qui nous avons proposé en premier nos services, nous avait mis en garde : « Personne ici ne vous embauchera avant vos seize ans. Et moi-même je ne le peux pas ». Il avait raison. Nous cherchâmes tout de même mais ce fut sans aucun succès. Par chance pourtant, nous rencontrâmes la conseillère d'orientation de notre collège et nous lui exposâmes notre situation. Elle nous aida à faire une demande de bourse d'études que, sans son aide, nous n'eussions jamais obtenue.

Sans que nous sachions pourquoi, mon père nous demanda de lui envoyer cet argent en nous précisant qu'il nous ferait parvenir, par l'intermédiaire de Jorge, l'argent dont nous aurions besoin. L'année scolaire se termina pour nous de la meilleure des façons puisque nous étions, chacune dans notre classe respective, sorties premières. Nous passâmes les deux mois d'été là-

bas, sans savoir que nous voyions nos parents pour la dernière fois.

À ces mots, chacun fut saisi d'étonnement ainsi que d'un indicible frisson tandis qu'Élodie l'ingénue voulut s'assurer d'avoir bien compris : « Tu veux dire qu'ils sont... », elle hésitait à prononcer le mot et Maria l'en dispensa :

Morts, oui. C'était en octobre, deux mois après le début de l'année. Un soir, nous rentrions de l'école et Jorge nous attendait d'un air grave dans le salon. Il nous annonça qu'ils avaient péri dans un accident de voiture. Il fit ce qu'il put pour nous reconforter mais il n'y avait rien à dire qui put alléger notre peine. Nous manquâmes les cours pendant une semaine, le temps de retourner là-bas pour les obsèques puis il fallut décider ce qu'il allait advenir de nous. Hormis Jorge, il nous restait nos grands-parents ainsi qu'un oncle installé dans la région de l'Alentejo. Les premiers étaient trop âgés pour s'occuper de nous et nous représentions, de toute façon, une charge financière trop importante pour leur maigre retraite. Quant à notre oncle, c'est un paysan bourru, à demi illettré qui cultive quelques vignes en bordure de la Gadiana. Le lycée le plus proche se trouve à plus de soixante kilomètres de son exploitation et l'idée de nous retrouver à la campagne, nous qui ne connaissions finalement que la ville, nous était détestable mais on ne nous demandait pas notre avis. Par chance, notre oncle viticulteur ne manifesta pas la moindre envie de nous accueillir chez lui et, secrètement, nous lui en savions gré. La seule issue possible pour nous était de retourner en France avec Jorge et de continuer nos études. Nos grands-parents mirent en avant nos études et approuvèrent pleinement l'idée de nous renvoyer en France, pour peu que Jorge en fût d'accord. Et lorsqu'il leur répondit qu'il nous accueillerait chez lui comme ses filles, nous nous éprîmes pratiquement de lui.

Pour la première fois de notre vie, nous ne passions pas les fêtes de Noël avec nos parents. Malgré l'attention de Jorge, de son frère et même de sa belle-soeur, nous demeurions tristes. À l'école, notre chagrin s'était fait sentir puisque nous abandonnions, pour un temps, la première place de notre classe. Nos professeurs s'en étonnèrent mais lorsqu'ils surent, plus aucun ne se risqua à nous poser la moindre question. Cela dura ainsi tout l'hiver ou presque. L'arrivée du printemps, sans doute, nous rendit cette joie de vivre qui n'était finalement qu'ensommeillée. Telles de jeunes fleurs, nous nous épanouîmes de nouveau avec les premiers rayons chauds du soleil. Il nous restait quatre mois d'insouciance à vivre, avant que le ciel ne nous tombât une nouvelle fois sur la tête, mais, à cette époque, nous l'ignorions. Nous



retrouvions nos lauriers ainsi que les élogieux compliments que nous adressaient nos professeurs et nous en étions d'autant plus fières que, dans le fond de nos coeurs, nous dédions nos succès à notre défunt père. En juin, nos carnets attestaient de notre passage dans la classe supérieure mais seule Julia allait en avoir l'occasion.

Maria contait son histoire depuis plus d'une heure sans lasser son auditoire. Chacun était tenu en haleine par ces événements successifs qu'elle se contentait de relater sans le moindre accent mélodramatique. Tous étaient las de leur sportive journée mais tous voulaient connaître le dénouement de cette singulière histoire. Maria reprenait son souffle quelques instants tandis qu'Anatole sortit vérifier qu'il y avait encore assez de bois pour la nuit. Élodie, toujours pétillante et impatiente, s'extasiait sur cette destinée si particulière avant d'ajouter :

- Mais pourquoi as-tu dû arrêter l'école ?
- Attendons le retour d'Anatole ce ne serait pas sympa de continuer sans lui, répliqua Carine.

Un instant plus tard, ce dernier reparut dans la pièce, les bras chargés de bûches.

- Avec ça, nous n'aurons pas froid cette nuit, lança-t-il fièrement en refermant la porte d'une talonnade. Allez-y, ma petite ! Dites-nous ce qui vous est arrivé et ne vous occupez pas de moi, j'aurai fini dans une minute.

C'était dans les premiers jours d'août, un mardi, jour de fermeture du magasin. La journée tirait à sa fin, j'attendais que ma soeur sorte de la salle de bain, ce qui prenait toujours un certain temps, lorsque Jorge pénétra dans notre chambre. Le regard qu'il me porta m'était inconnu et j'avais l'impression de voir un autre homme que ce cousin chaleureux qui m'était si familier. Il resta silencieux un instant, comme s'il cherchait ses mots, puis il me dit qu'il devait me parler sérieusement. Je m'inquiétais de ce regard que je feignais pourtant d'ignorer avant de lui répondre sur un ton faussement détendu que j'étais prête à l'écouter. Il s'assit alors sur le lit de Julia. Pour ma part je me tenais sur le mien, un livre en main . Il regarda sur les côtés, fixa le sol, n'osant plus me regarder puis, sans prévenance, sans prendre la moindre précaution à mon égard, il m'annonça froidement que je ne pourrai pas continuer d'étudier. Je refusai tout d'abord de le croire, pensant à une mauvaise plaisanterie mais, lorsqu'il se risqua à croiser mon regard, ses yeux m'apparurent comme jamais auparavant : emplis d'un mélange de sadisme et de cynisme, ils me semblaient s'être transformés en lames de couteau. Dans

son regard devenu cruel, je compris qu'il ne plaisantait pas. Impressionnée, comme on peut l'être à seize ans, je me tus et attendis qu'il continue de parler. Mon silence scella sa première victoire : je ne m'étais pas rebellée, la suite allait pouvoir venir facilement. Son visage était marqué d'un rictus désagréable, dernier stigmaté de son embarras. Comme s'il pensait pouvoir me convaincre, il s'adressa à moi ainsi qu'à une adulte devenue responsable. Il prit un air de regret et de compassion, laissant croire à la fatalité « Tu vas avoir seize ans, tu es en âge de comprendre. Tu sais, avec le magasin, j'ai du mal à m'en sortir et je n'ai pas assez d'argent pour vous élever toutes les deux, comme ça. Dès le début, ton père et moi, on s'était arrangés. Il me versait une pension pour vous. » La stupeur et la déception se mélangeaient en moi jusqu'au dégoût. Je pensais à notre père, à qui nous exposions fièrement nos réussites, je me souvenais de sa joie bien audible au téléphone, de ses petites cartes postales qu'il nous envoyait, simplement pour nous dire combien il était fier de nous. Mais j'étais ignorante de ce que cette joie lui coûtait, je n'imaginai pas que sa gorge dût se nouer à l'autre bout du fil et qu'il s'évertuât à n'en laisser rien paraître.

Jorge continuait de parler cauteusement mais je n'écoutais plus. Mes pensées s'entrechoquaient douloureusement dans ma tête et, soudainement, je compris la raison pour laquelle notre père nous avait demandé de lui renvoyer l'argent de nos bourses alors qu'il nous semblait plus simple d'en conserver au moins une partie par-devers nous. Puis, je réalisai tout aussi immédiatement l'importance d'un détail qui m'avait complètement échappé au moment de la mort de mes parents. Leur voiture n'était plus celle qu'ils possédaient au moment de notre départ. Bien qu'abîmée par l'accident, je reconnus sur les photos qui nous furent montrées une vieille guimbarde sûrement moins robuste que l'ancienne Peugeot qu'ils possédaient. Tout ceci n'était que supposition mais je ne pus m'empêcher de relier les faits entre eux : notre père devait payer son cousin, c'était pourquoi il avait besoin de nos bourses. Mais cela n'avait pas suffi, alors il avait décidé de vendre cette voiture qu'il avait achetée presque neuve. Il racheta une voiture de moindre valeur et put envoyer le solde à son vénal cousin. Leur accident était peut-être dû à cette voiture. Je n'avais pas su le moindre détail de l'accident mais vous savez comme l'on est à seize ans : notre esprit se peuple de certitudes inébranlables que seules les années peuvent faire trembler. Ainsi, l'instant d'après, il n'y avait plus de doute pour moi : Jorge, par sa cupidité, était le responsable de la mort de mes parents. En un seul instant, la dilection que j'éprouvais à son égard se transforma en un dégoût et une haine viscérale. Des larmes se mirent à couler sur mon visage. D'un air faussement

compassionnel, il entreprit de les sécher en ajoutant qu'il n'avait pas d'autre choix, que cela l'ennuyait autant que moi, enfin ce genre de propos.

Non par vanité, mais par simple réalisme, j'étais sûre de réaliser de brillantes études et pourtant je n'éprouvai sur le moment aucun regret à les abandonner. « Tu commenceras la semaine prochaine. Profite tranquillement de la fin de la semaine pour te faire à cette idée. ». Il quitta la pièce sur ces mots et ce fut au même moment que ma soeur entra. Elle m'avait quittée radieuse et voilà qu'elle me retrouvait pâle et morne, presque délitée. J'étais en proie à la dérélition et elle seule pouvait m'en sauver. Le cynisme de notre cousin m'avait tellement abasourdi que j'en avais oublié la présence de celle qui m'était à présent la plus chère. Il ne lui fallut pas une seconde pour me demander ce qui n'allait pas et je lui racontai, naturellement, ma conversation avec le monstre. J'avais subitement décidé de le nommer ainsi car c'était sur le moment la seule et dérisoire défense que je pouvais m'offrir. Bien entendu, Julia prit fait et cause pour moi et fit de même. Contre elle, Jorge ne pouvait encore rien faire car elle n'avait pas atteint l'âge de seize ans. Cette année d'écart, qu'elle m'avait si souvent enviée, la protégeait à présent et, secrètement, je préférerais sa position à la mienne. Jorge était fourbe et retors. Sa cupidité lui commandait certainement de nous retirer toutes les deux de l'école mais il était aussi pleutre qu'avidé et il n'aurait rien voulu faire qui put lui apporter des ennuis. Il disait à tout propos qu'il ne fallait pas faire de vagues, en particulier avec l'administration. Mais Julia et moi savions fort bien que ce n'était là qu'un sursis dont nous connaissions, par surcroît, la durée. Nous songeâmes un instant à nous enfuir et l'idée elle-même nous semblait bonne tant elle était facilement réalisable. Le monstre ne nous retenait pas prisonnières ; il savait fort bien que nous n'avions nulle part où aller, aucune famille chez qui nous réfugier. Nous pouvions bien fuguer, il savait qu'immanquablement, nous reviendrions. La seule option qui m'était offerte était de me soumettre, d'accepter sa volonté. Dès le début, et avec un certain fatalisme, je m'évertuai à accepter mon sort. « Sans doute sortira-t-il quelque chose de bon de cette épreuve », me répétais-je sans cesse. Je ne voyais pas, à vrai dire, quoi. Que pouvait-il y avoir d'intéressant à servir du pain et des gâteaux toute la journée durant ?

Le lundi suivant, mes vacances, mes dernières vacances d'étudiante, prenaient fin. Ma soeur voulut rester avec moi mais je l'en dissuadai. Il fallait que j'apprenne le métier et elle m'aurait dérangée, tout en s'ennuyant profondément. Je l'adjurai de profiter des jours qui lui restaient sans se préoccuper de moi. Elle m'écouta finalement car j'avais, en temps que sa soeur aînée, une certaine influence sur elle. Je ne puis vous dire combien mon coeur se serra lorsque je la vis franchir le seuil du magasin tandis que j'enfilais, pour la première fois, ma blouse de travail. L'arrière-boutique

n'était pour moi qu'un corridor que je traversais sans y prendre garde, un lieu où les employés de Jorge s'activaient sans que je m'en soucie vraiment. Je n'avais jamais imaginé partager leur sort. Je me voyais déjà entrer à l'université, rêve que je caressais déjà au Portugal, puis mes études terminées, devenir professeur comme mon défunt père. Il faut croire que la vie me réservait un autre sort. Ma mère disait toujours « Qu'il en soit ainsi puisque c'est la volonté de Dieu ». Ce pieux fatalisme m'exaspérait et pourtant je me souviens m'être répété cette phrase mot pour mot lorsque l'on me fit faire le tour de cette arrière-boutique.

Jorge avait vociféré quelques consignes à Natacha avant de me confier à elle pour « m'apprendre le métier ». J'étais passée à côté d'elle des dizaines de fois, lui adressant un rapide bonjour et je m'aperçus ce matin-là que je ne l'avais jamais vraiment regardée. Elle faisait jusqu'alors partie du décor sur lequel glissaient mes regards tandis que mes pensées étaient ailleurs. Mon cousin n'avait pas la moindre commisération pour ses employés et particulièrement pour Natacha qu'il prenait plaisir à humilier, chaque fois qu'il le pouvait. Était-ce lié au fait que c'était la seule femme, hormis sa belle-soeur, qui travaillait dans le magasin ou bien à quelque histoire plus ancienne que je ne soupçonnais pas ? Natacha devait m'apprendre la vérité un peu plus tard, tandis que nous avions sympathisé. C'était la première fois que je voyais ses cheveux détachés. Une longue crinière noire couvrait entièrement ses épaules et descendait même jusqu'au milieu de son dos. Leur noirceur s'accordait bien avec son ton hâlé et ils lui donnaient ce charme hispanique inimitable. Mais Jorge exigeait qu'elle les tînt attachés car il estimait que cette abondante chevelure lui donnait un air négligé. Presque immédiatement, je lui demandai si elle venait, elle aussi, de mon Portugal natal car son physique me le laissait penser. Mais Natacha était une jeune femme bien française dont les deux parents étaient natifs de Haute-Savoie.

Il n'y avait en fait pas grand-chose à apprendre pour devenir vendeuse. Nous commencions toutes les deux notre journée à six heures car il fallait laver les sols puis emplir les présentoirs avant l'ouverture du magasin, fixée à six heures trente. Cette première demi-heure était assez pénible car il fallait sans cesse se presser et c'était chaque jour avec soulagement que nous entendions tinter la sonnerie reliée à la porte lorsque nous l'ouvrions juste avant l'arrivée des clients les plus matutinaux. Une heure plus tard, Julia descendait déjeuner et Jorge me permettait de l'accompagner « pour peu que ça ne fasse pas attendre les clients ». Je pouvais alors passer quinze ou vingt minutes avec elle, ainsi que nous le faisons autrefois. Je la regardais, en tenue

d'écolière, et j'étais heureuse qu'elle continuât d'étudier, même s'il y avait toutes les raisons de croire qu'elle n'irait pas plus loin que moi. J'espérais pourtant secrètement que mon sacrifice suffirait au monstre et que je rapporterais suffisamment d'argent pour qu'il l'épargnât. Nous tentions toutes deux de nous en convaincre en nous disant qu'une troisième vendeuse ne servirait à rien et qu'il serait bien difficile pour Jorge de trouver un emploi à une jeune fille de seize ans, sans qualification particulière. Lorsque, enfin, ma journée de travail se terminait, le plus souvent vers vingt heures, j'avais hâte de la retrouver afin qu'elle me parle de sa journée au collège, de ses professeurs, de ses leçons. Cela me rappelait le temps, qui me paraissait encore si proche, où j'étudiais moi aussi. Pour cela, je devais encore patienter une demi-heure car Annabelle, la belle-soeur de Jorge, servait le dîner à vingt heures et il était hors de question d'y déroger. Nous le vivions comme un moment solennel et ennuyeux car nous mangions le plus souvent en silence. Nous ressemblions à une famille mais aucun des commensaux n'avait rien à dire ni à faire partager. Seul le magasin semblait compter et c'était lui qui, de temps à autre, fournissait un maigre sujet de conversation. Ainsi, lorsque le monstre prenait la parole, c'était le plus souvent pour parler des commandes à faire, quand il ne s'agissait pas d'un employé tombé malade.

Les premiers temps, Julia et moi mangions aussi vite que possible pour pouvoir quitter la table et nous retrouver toutes les deux. Mais Jorge ne l'entendait pas ainsi et prétendait que nous devions rester tous ensemble durant tout le repas parce que nous formions une famille. Lorsqu'il prononçait ces paroles, il prenait un ton affectueux et paternel. Mais nous ruinions chaque jour ses espérances car nous étions à mille lieues de le considérer comme un membre de notre famille et nous lui faisons comprendre, à mots couverts, qu'il n'avait rien de commun avec notre père. Pour vous dire toute la vérité, nous parvenions tout de même à provoquer de bons moments au cours de ces dîners. Annabelle, pourtant française, commettait beaucoup de fautes en parlant et je prenais un plaisir particulier à la reprendre publiquement. Une fois ou deux elle ne dit rien mais elle s'exaspéra pourtant très vite, ainsi que son mari. Nous élimâmes rapidement ses nerfs au point qu'il finit par laisser exploser sa colère. Il m'admonesta sévèrement et m'interdit même de prendre la parole à table sans autorisation préalable. Mais j'avais déjà prévu cela et ma soeur Julia fut ébahie lorsque je m'adressai directement à Jorge, feignant l'innocence pour lui faire remarquer que c'était lui-même qui souhaitait notre intégration. Je lui fis admettre que ce n'était pas en entendant chaque soir des paroles comme « Demain, j'irai au boucher » ou « c'est quand qu'on ira... » que nous prendrions de bonnes habitudes et que, « pour nous fondre dans la masse », suivant sa propre expression, il nous fallait parler correctement. Cet idiot ne remarqua même

pas ma manoeuvre et crut vraiment que je me souciais de notre intégration. Il reprit donc à son compte l'obligation de bien parler, ce qui nous donna des crises de fou rire qui nous remplirent de joie. Annabelle commettait chaque fois les mêmes erreurs et, invariablement, Julia et moi la reprenions. Il arrivait même que le monstre la corrigeât et je me souviens d'un dîner où une sérieuse dispute éclata entre les trois adultes. Annabelle voulait aller « au docteur » et Jorge, pour nous devancer, la reprit avant nous. Malheureusement pour lui, il lui parla d'un ton sec, presque insultant, la conjura de faire des efforts sur ses fautes les plus répétitives. Elle se défendit comme elle put, c'est-à-dire mal, avant que son mari ne vînt lui porter secours. Une sérieuse algarade s'en suivit et nous en profitâmes pour quitter la table et nous réfugier dans notre chambre afin de rire librement de notre victoire.

Comme tout cela me paraît lointain, à présent. En vous racontant tout cela, je m'aperçois que ce ne fut pas la meilleure période de ma vie. Mon cauchemar a duré six années entières. Six années que je passais comme vendeuse dans cette boulangerie. Comprenez-moi : je ne trouve rien de dévalorisant à exercer ce métier mais, comme je vous l'ai dit, il n'y avait rien que je souhaitais plus que de devenir professeur de français, comme mon père. Mais mon oncle, par le seul fait de sa volonté cruelle et vénale, avait choisi à ma place mon destin et même celui de ma soeur. En effet, lorsque Julia atteignit l'âge de seize ans, Jorge procéda avec elle comme il l'avait fait avec moi : il alla la trouver vers la fin du mois d'août pour lui annoncer que, comme sa soeur, elle devait participer aux revenus de la famille. Et lorsque celle-ci objecta que nous étions déjà deux pour servir les clients, il lui répondit d'un air sardonique que l'autre vendeuse partait à la fin du mois. Ainsi avait-il licencié Natacha pour la remplacer par Julia.

Au début, il ne nous donnait pas le moindre argent en échange de notre travail. Tout au plus se contentait-il de nous faire accompagner par Annabelle lorsque nous avions besoin de quelque chose. Pour le reste, il se défendait en arguant que nous étions nourries, logées et que nous avions une famille, ce qui était plus important qu'un salaire. Nos sorties avec Annabelle n'étaient pas d'agréables parties de shopping, magasinage disent les Québécois qui répugnent à tous ces anglicismes, car nous l'avions si souvent prise pour cible au cours du dîner que le seul sentiment que nous lui inspirions était celui de la vengeance. Pour commencer, elle ne nous permettait d'acheter que des vêtements soldés, ce qui réduisait déjà considérablement notre choix. Dans le même temps, elle s'offrait sous nos

yeux des articles dont les prix l'eussent fait bondir s'il s'était agi de nos propres envies. Ensuite, lorsque nous parvenions à trouver quelque article à notre goût, elle prenait un plaisir sadique à dénigrer nos choix pourtant éclectiques. Lors des essayages, elle n'avait pas son pareil pour nous trouver boudinées ou juger que la couleur de notre bustier n'allait pas avec notre teint.

Un jour, c'était peu après mes dix-huit ans, Jorge décida du jour au lendemain de nous faire une fiche de paie et de nous verser le salaire correspondant. De ces années de réclusion, c'est l'un des meilleurs souvenirs qui me restent. Un peu plus tard, je compris son subit élan de libéralité : quelques semaines plus tard, deux messieurs lui firent une visite durant laquelle ils s'enfermèrent dans le bureau de notre cousin. S'agissait-il d'inspecteurs du travail ou de contrôleurs fiscaux ? Jamais il ne nous en parla et il était hors de propos de nous permettre une question sur ce sujet mais nous fûmes sûres que cette providentielle visite était bien la cause de notre soudaine accession au salariat.

Nous passâmes le premier mois à rêver de tout ce que nous pourrions acheter avec notre premier salaire. Qui ne l'a pas fait ? Et qui n'a pas eu de désillusion ? Nous savions par avance qu'il ne nous donnerait jamais plus que le minimum légal, et encore, en oubliant de compter les nombreuses heures supplémentaires auxquelles il nous contraignait. Mais enfin, huit ou neuf cents euros, il s'agissait encore de francs à l'époque, nous semblaient être une petite fortune. Nous rêvions déjà aux mille plaisirs restés inassouvis mais nous songions toutes deux à la chose la plus importante : quitter Jorge et sa boulangerie qui était pour nous une prison. Nous ouvrîmes donc un compte en banque à cet effet, sans en parler à personne et en prenant bien soin de choisir une agence qui ne fut pas à proximité immédiate pour avoir l'assurance de l'anonymat. Nous n'avions plus qu'à attendre la fin du mois pour empocher l'argent qui, pensions-nous, nous libérerait rapidement de notre Thénardier. Mais il y avait loin du rêve à la réalité et notre déception fut à la mesure de nos espérances lorsqu'il nous prit à part pour nous payer ce qu'il nous devait.

Cela se passa un dimanche après-midi, dans la grande salle à manger. Annabelle et son mari étaient sortis pour la journée tandis que le soleil qui perçait les rideaux figeait chaque objet de la pièce dans une nature morte grandeur nature. Jorge était attablé devant une bouteille de bière cependant qu'il jetait un oeil distrait sur le poste de télévision qui diffusait ses images sans le moindre son. Paternellement, il nous appela « ses enfants » pour nous inviter à nous asseoir. Nous abhorrions toutes deux cette marque

d'appropriation émanant de sa bouche fétide mais notre joie l'emportait et nous tûmes notre courroux pour en terminer au plus vite. Nous ne pensions passer que quelques instants pénibles en sa compagnie mais cela ne fut pas le cas. Il commença par nous expliquer, avec sa façon bien à lui de compliquer les choses les plus simples, qu'il était notre tuteur, ce qui n'était d'ailleurs plus vrai pour moi puisque j'étais devenue majeure, et qu'à ce titre, la gestion de notre argent lui incombait. En une seconde, nos sourires se figèrent avant de s'exiler. Mais, poursuivit-il, il nous estimait assez adultes pour nous en occuper seules et il s'en remettait à nous avec confiance. À ces paroles, et en dépit de la haine que nous nourrissions pour lui, nous avions envie de lui sauter au cou et de l'embrasser. Il parvenait à se montrer prodigue et digne d'affection en acceptant simplement de nous donner ce qui nous revenait de droit ! Mais, aussi vite que nous avions retrouvé notre sourire, nous le perdîmes de nouveau lorsque nous ouvrîmes les enveloppes qu'il nous tendit. Chacune d'elle contenait deux billets de cinq cents francs, environ cent cinquante euros, ainsi que notre feuille de paie qui indiquait un montant plus de quatre fois supérieur. Notre amertume, bien visible, ne l'étonna guère car il l'avait bien sûr prévue. Devançant nos inévitables questions, il nous expliqua doctement que, en tant que tuteur, les chèques lui étaient adressés et qu'il nous reversait la part qui nous revenait, déduction faite des frais de nourriture, d'hébergement, etc. Voilà comment il avait décidé de s'arroger quatre-vingts pour cent de nos deux salaires ! Nous n'eûmes d'autre choix que celui d'accepter l'aumône qu'il nous tendait et nous emportâmes notre enveloppe et notre fureur avec nous. Prises de dégoût, abattues par le découragement, nous nous livrâmes à quelques calculs et nous conclûmes devoir rester plusieurs années sous le joug de cet exploiteur avant d'avoir assez d'argent pour lui arracher notre liberté. Ce fut l'un des jours les plus déprimants que nous eûmes à vivre. Si vous avez déjà vécu une déception amoureuse où l'on pense que la vie est dévaluée, où l'on a perdu le goût de tout et où il nous semble impossible que les choses s'arrangent d'elles-mêmes, alors vous pouvez imaginer dans quel état de déréliction nous nous trouvions ce jour-là. Même si nous vivions chez un authentique Thénardier, je ne voudrais pas nous faire passer pour des Cosette. Mais notre destin voulut que, comme chez Hugo, nous vissions un jour apparaître Jean Valjean.

Anatole était, de tous, le plus émerveillé par ce récit qui sonnait comme un conte à ses oreilles. Sophie s'émouvait et s'étonnait que ces personnages parmi les plus célèbres de la littérature pussent encore prendre chair plus d'un siècle et demi après leur création et Élodie, qui n'avait pas lu « Les misérables », attendait impatiemment que Maria dévoilât l'histoire d'amour



qui ne manquerait pas de survenir. De nouveau, Maria avala quelques gorgées d'eau, sourit à ses convives et, sans autre préséance, poursuivit son histoire.

Quelques semaines ou peut-être quelques mois passèrent ainsi, dans une apathie cotonneuse où nous voyions à peine passer les jours qui nous paraissaient tous identiques. Dans notre esprit encore inexpérimenté, notre salut ne pouvait provenir que de nos capacités à économiser sou par sou l'argent nécessaire à notre fuite. Sans la moindre qualification, nous savions fort bien que nous aurions la plus grande peine à trouver un travail qui nous permît au moins de louer un studio et aussi de pourvoir à notre quotidien. Pour partir, il nous fallait trouver un autre emploi et, simultanément, un logement situé à un endroit où la possession d'une voiture n'était pas indispensable. L'optique dans laquelle notre père nous avait élevées était celle de la culture de l'esprit et non celle du sens pratique. Tant que nous étions à l'école, nous n'eûmes jamais à nous plaindre de ce choix, bien au contraire. Par son amour de la chose écrite, il nous avait transmis mille savoirs qui firent de nous de brillantes élèves. Nous nous crûmes douées, rares et enviables et nous l'étions aux yeux de notre père. Mais je reconnais avec humilité qu'il en va autrement de la vraie vie. Les livres nous apprirent de quoi étaient capables des gens comme mon oncle mais je n'en trouvai jamais un seul qui indiquât comment se défendre de tels personnages.

Ce savoir ne nous fut pourtant pas tout à fait inutile, grâce à la présence d'esprit de ma soeur. Un dimanche soir, alors qu'elle revenait d'une visite faite à une ancienne camarade de classe, portugaise comme nous, elle me raconta que les parents de cette amie recherchaient un professeur de français pour leur fils cadet rétif aux règles de la grammaire. Julia, qui ne manqua ni d'à-propos ni de sang-froid, demanda à s'entretenir avec eux et proposa, à brûle pour point, mes services. Elle leur fit de moi un éloge dithyrambique digne des meilleurs thuriféraires, raconta comment j'arrivai première et elle seconde de ce concours qui nous avait amenées jusqu'ici et proposa même de montrer mes carnets de notes. Certainement, l'aplomb ne lui avait pas manqué car, alors qu'ils s'étaient mis en tête de rechercher un *vrai* professeur, ils acceptèrent dans l'instant ma candidature. Julia, enfin, usa d'un argument imparable, même pour des personnes aisées comme elles : « Essayez et si vous n'êtes pas satisfaits, vous ne paierez rien ». Lorsqu'elle me raconta cela, je fus à la fois pleine de joie car j'allais pouvoir accroître notre « trésor de guerre » et emplie de fierté car j'allais, pour la première fois, donner des cours de français, ce qui restait mon ambition mais dans le même temps une angoisse sourdait en moi car je ne savais pas si j'allais pouvoir me tenir à la hauteur de la promesse faite par ma soeur.

Avec eux, nous convînmes d'un horaire qui leur convenait autant qu'à moi. Nous choisîmes le mercredi après-midi de quinze à seize heures. C'était dans la boulangerie un des moments les plus calmes et, même si elle était ouverte à cette heure-là, il n'y passait guère plus de cinq ou six clients par heure. Julia et moi nous accordâmes à ne rien dire à notre oncle et ma soeur avait pour mission de masquer mon absence sous différents prétextes pour le cas où Jorge vint à la remarquer. J'étais toujours un peu anxieuse à cette idée lorsque je partais rejoindre mon élève mais, finalement, pas une fois notre oncle ne s'aperçut de nos manigances. À mon grand étonnement, et quoique je fus très impressionnée la première fois, l'enseignement me vint très facilement. Naturellement, les mots, les exemples bien choisis me venaient à l'esprit et je parvenais si bien à les distiller que, rapidement, mon élève progressa. Bien entendu, les parents de l'écolier étaient très satisfaits et décidèrent de me garder à leur service.

Malheureusement, tout bienvenus qu'ils furent, ces appointments étaient loin de suffire pour racheter notre liberté, notre jeunesse qui, jour après jour, nous échappait. Nous pensions à cette époque qu'il nous faudrait sans doute plusieurs années d'économies acharnées pour nous tirer de la situation où notre destin nous avait menées. Que de fois nous ressassâmes l'un des aphorismes favoris de notre père : « Lorsque tu dois franchir une épreuve que tu crois insurmontable, songe qu'il s'agit simplement d'une marche à gravir sur le chemin de ta belle destinée ». Il avait si souvent raison que, malgré notre scepticisme, nous nous efforcions d'y croire. Chaque journée passée derrière notre comptoir nous paraissait être l'une de ces marches et nous nous disions en riant qu'à force de monter, nous irions sûrement au ciel. Mais nous avions foi en notre père, je ne veux pas parler du Seigneur mais de notre géniteur, et nous ne doutâmes jamais de sa maxime. Et nous fîmes bien car un jour, mais nous ne le savions alors pas, la providence franchit le seuil de notre boutique.

Je ne m'en souviens pas de façon très précise et je le regrette bien car ce fut là le point de départ de notre nouvelle vie. Voici cependant ce que je peux vous raconter avec exactitude. Un jour, vers l'heure du déjeuner, apparurent deux hommes trentenaires. Nous ne les avons encore jamais vus à la boutique et ne prêtâmes guère attention à eux. Même lorsqu'ils furent devant comptoir, ils étaient encore tout à leur conversation qui semblait beaucoup les amuser. Ils s'adressèrent alors à ma soeur de façon polie et courtoise mais surtout je perçus dans leur ton une humanité peu coutumière à notre clientèle

habituelle. Ils lui parlèrent comme des hommes galants s'adressent à une femme et non pas comme des clients parlant à une vendeuse. Pendant que je remplissais les bacs de friandises qui venaient de nous être livrées, Julia leur servit les pâtisseries qu'ils s'étaient choisies puis, après qu'ils eurent payé, ils disparurent en nous lançant un « au revoir » qui sonnait comme une promesse. Ni ma soeur ni moi ne gardâmes en mémoire la date de cet événement qui, bien sûr, nous parut anodin sur le fait.

Nous apprîmes plus tard qu'ils travaillaient dans une petite société située à deux pas de la boulangerie. Dès après leur première visite, ils vinrent régulièrement s'acheter un petit gâteau qui devait sans doute leur tenir lieu de dessert. Nous les avons bien vite remarqués et, après quelque temps, nous nous étions même mises à attendre leur venue. Le chef pâtissier ne devait pas manquer de talent car ils devinrent rapidement des habitués. J'emploie vraiment ce terme à dessein car l'un d'entre eux n'avait jamais pris autre chose qu'un chausson aux pommes. Cette petite monomanie amusait d'ailleurs beaucoup Julia. Quant à son ami, ou son collègue, nous ne savions encore pas, il prenait, la plupart du temps, une tarte dont il aimait à faire varier la garniture : fraises, abricots, pommes. Nous n'attendions rien de leur part et pourtant nous espérions à présent leur venue avec, chaque jour, la même impatience renouvelée. De nombreuses fois, nous relevâmes scrupuleusement l'heure de leur passage pour nous faire une idée précise de leurs probables futures visites. Plus le temps passait et plus ils nous devenaient sympathiques. Après une certaine période, nous préparions un chausson aux pommes dès qu'ils entraient dans la boulangerie de sorte que nous pouvions le lui donner avant même qu'il ne le réclamât. Ce petit rituel installa entre nous une sorte de complicité anodine mais agréable. Très souvent, ils échangèrent devant nous de petites plaisanteries qui, nous le sentions, étaient aussi à notre intention. Plusieurs fois nous en rîmes tous quatre et pendant quelques instants notre vie s'en trouvait comme transformée. Ils ne nous offraient qu'un rire, de la politesse mais ils étaient les seuls à le faire. On attendrait cela de ses meilleurs amis, de quelques membres de sa famille, peut-être, et pourtant c'était à deux clients que nous devions notre joie retrouvée.

En ces premiers temps, Julia et moi ne savions pas trop quoi penser d'eux et nous nous interrogeions souvent à leur propos. Venaient-ils seulement pour les gâteaux ou bien cultivaient-ils cette indicible complicité qui, peu à peu, se tissait entre nous ? Et si c'était cela, quel était leur vrai but ? Mais nous n'avions pas les réponses à ces questions et nous ne pouvions nous hasarder qu'à des suppositions. Lorsqu'ils s'éloignaient du magasin, ils nous adressaient souvent un ultime regard au travers de la vitrine, tout en

poursuivant leur conversation. Ils parlaient assurément de nous, nécessairement de nous, pensions-nous. Rien, dans leur tenue, dans leur manière de parler n'indiquait qu'ils dirigeaient tous deux une petite société qu'ils venaient de créer. Nulle arrogance, nulle suffisance n'émanait d'eux et ils nous semblaient davantage être de simples employés plutôt que des patrons. Leur jeune âge, ils n'ont que quelques années de plus que nous, n'incitait pas non plus à les prendre au sérieux. Leur entreprise démarrait à peine et ce fut dès leur installation dans leurs locaux qu'ils commencèrent à fréquenter le commerce de notre oncle. Comme nous l'avions supposé, ils venaient simplement s'offrir un dessert après avoir déjeuné dans quelque restaurant bon marché alentour. Seul le hasard les avait guidés jusqu'à nous. Mais les deux jeunes femmes que nous étions évoquait secrètement le destin plutôt que le hasard. Les pâtisseries formaient-elles la seule raison de leurs visites ? Aux premiers temps, oui, nous dirent-ils. Mais ils reconnurent plus tard qu'ils nous trouvaient *fort sympathiques*, ce sont leurs propres mots, et que si une autre boulangerie s'était ouverte à côté de la nôtre et qu'elle avait proposé les mêmes gâteaux, ils nous seraient demeurés fidèles. Ils nous avaient dit cela, presque à brûle pour point, au magasin. Le choix même de leurs mots était tout aussi énigmatique que leur comportement à notre égard. Le mot de fidélité revêt bien des sens, du plus anodin au plus sérieux.

Vraiment, nous ne parvenions pas à connaître leurs intentions et peut-être qu'à cette période ils ne les connaissaient pas eux-mêmes. Cependant, à mesure que le temps passait, nous commençons de nous attacher à eux. Je ne croyais pas que nous en fussions alors amoureuses mais enfin, nous nous plaisions à les évoquer, le soir après le dîner, dans notre chambre. Nous nous posions sans cesse les mêmes questions sans jamais y apporter de réponse, relevant seulement, de temps à autre, quelque nouvel indice pour étayer telle ou telle hypothèse. Au début, nous disions « eux » puis, ne connaissant pas même leurs prénoms, nous les affublâmes de surnoms pour les distinguer. Notre choix fut simple et nous permettait à coup sûr de désigner la bonne personne. Nous convînmes de les nommer Tartelette et Chausson-aux-pommes. Je me rends compte à présent que je vous le raconte combien cela peut sembler puéril mais c'était pour nous, à cette époque, un motif de gaieté et ils étaient si rares que nous ne les boudions pas quand ils se présentaient.

Mais nous ne fûmes pas les seules que cette rencontre troubla. Sans se l'avouer, mais c'était inutile car cela était bien visible, ce rendez-vous, désormais quotidien, leur procurait quelques minutes d'une joie simple et indéfinissable. Venir acheter leur tartelette et leur chausson aux pommes leur

semblait suffisant et, peut-être même, sans signification particulière mais il n'en était rien. Comme nous le pensions, et là encore nous l'apprîmes par la suite, ils se mettaient bien à parler de nous en sortant de la boutique. Dans une sorte de jeu un peu puéril, ils cherchaient mutuellement à savoir ce que l'autre pensait de cette insolite relation avec leurs boulangères. Au contraire de nous, ils ne nous individualisaient pas et parlaient chaque fois de nous deux. Eux aussi avaient choisi de nous surnommer à défaut de nous nommer. Ils nous appelèrent tout d'abord « les boulangères » - quelle imagination ! - avant de nous baptiser « les jumelles ». Ils en firent même une sorte de code, fondé sur l'autre sens du mot *jumelles*. À la fin du repas, plutôt que de dire « Allons voir les jumelles », l'un d'eux s'exclamait « Allons voir plus loin », jouant ainsi sur le sens de *aller ailleurs* et *voir avec des jumelles*.

De loin en loin nos liens se resserraient. Ils étaient avec nous d'une gentillesse et d'une politesse toujours égales et saisissaient chaque fois la moindre occasion pour parler avec nous. Je me souviens qu'une fois ils se trouvaient être derrière l'une de nos clientes les plus bavardes, une dame âgée que plus personne n'attend chez elle. Sa dernière occasion de voir des gens était de faire ses courses et ce devait être pour elle sa meilleure distraction de la journée. Aussi, lorsqu'elle arrivait chez nous - mais ce devait être la même chose chez les autres commerçants du quartier - elle restait de longues minutes à converser avec nous. Nous ne lui disions pas grand-chose, il suffisait de l'écouter, d'acquiescer et elle était contente. Et puis, à l'heure où elle venait, la boutique était le plus souvent déserte, si bien que cela ne dérangeait personne. Mais cette fois-ci Tartelette et Chausson-aux-pommes entrèrent une minute après elle. J'étais seule, Julia étant occupée à l'arrière-boutique, et il leur fallut attendre que le flux de paroles de madame Peynot se fût tari. Ils attendirent patiemment leur tour et semblaient même prendre plaisir à écouter les joies et les peines de cette vieille femme. Lorsqu'elle fut sortie, ils entamèrent la conversation à son propos. Aimablement, ils me dirent à la fois que je serais bien en peine si je n'avais que des clientes comme elle et en même temps que cette femme était touchante de simplicité. Comme moi, comme Julia, ils mesuraient l'aspect rébarbatif d'écouter la plainte des autres mais ils sentaient aussi, au contact de cette petite dame flétrie et entrée dans la dernière saison, l'irrépressible besoin commun à toute l'humanité : s'attacher, fut-ce par le plus léger fil, à d'autres hommes, d'autres femmes, imbriquer sa vie et son destin dans ceux des autres comme une pièce d'un puzzle dont le motif et la dimension nous échappent.

Pour la première fois ce jour-là, je compris qu'eux et nous avions plus à partager que quelques minutes quotidiennes dans une boulangerie. Après qu'ils fussent sortis, Julia revint à mes côtés puis me dit qu'elle était juste

derrière la porte, occupée à préparer une commande et que la conversation ne lui avait pas échappé. Elle exprima une sorte d'admiration mêlée d'espoir un peu à la façon, l'image va vous faire sourire, d'une princesse qui attend que son prince charmant vienne la délivrer. Que quelqu'un nous sortît de la situation dans laquelle nous étions était son souhait le plus cher car, en dépit de notre optimisme et de notre ténacité, nous savions bien qu'il nous faudrait longtemps avant qu'un pécule suffisant fût constitué. Alors, songeait-elle sans doute, pourquoi pas eux ?

Peu de temps après, deux ou trois semaines tout au plus, ils se permirent une nouvelle audace qui allait nous donner de connaître leurs prénoms. Julia et moi bavardions lorsqu'ils entrèrent dans la boutique. Je m'apprêtais à les servir lorsque Jorge, qui d'ordinaire faisait la sieste à cette heure-ci, hurla mon prénom. Au premier appel, je fis semblant de n'avoir rien entendu mais il vociféra de plus belle et son agacement, pour ne pas dire plus, était si perceptible que je préfèrai répondre de suite et ne pas le courroucer davantage. Julia continua de les servir à ma place et lorsqu'elle demanda ce qu'ils désiraient, question de pure forme car elle le savait pertinemment, Tartelette lui répondit par une double question « Votre soeur s'appelle Maria ? C'est bien votre soeur, n'est-ce pas ? ». Un court instant, son étonnement figea les traits de son visage, comme si elle s'était interrogée. Avait-elle bien compris la question ? Oui, cela ne souffrait pas le moindre doute. Son visage s'illumina et avait peut-être même rougi, elle n'en était pas sûre. Dans son esprit, et plus tard dans le mien lorsqu'elle me narra cette scène, ils s'intéressaient vraiment à nous et cette question résonnait comme un espoir nouveau et tangible dans le creux de son oreille. Un peu timidement, elle répondit à la question qui lui avait été faite. Pourtant l'audace de nos clients préférés ne s'arrête pas point là. Chausson-aux-pommes surenchérit et lui demanda quel était son prénom. Cette fois-ci, Julia ne se départit pas de son sang-froid et répliqua avec la plus grande assurance. « Je me prénomme Julia, et vous, quels sont vos prénoms ? » Elle les regardait alors d'un œil enjoueur et même mutin, persuadée que notre bonne étoile nous avait envoyé ces deux anges gardiens pour nous porter secours. Et s'il fallait user de charme, cela n'était pas pour lui déplaire car, c'est vrai, ils ne nous étaient pas indifférents. Il sembla à Julia que le même étonnement mêlé du même ravissement qui avait été le sien quelques instants plus tôt se fut emparé d'eux. Ils se regardent l'un l'autre puis, ils se présentèrent tour à tour, le dernier ajoutant espièglement « Voulez-vous savoir autre chose mademoiselle ? ». Julia puisa une goutte de bonheur dans le fond des yeux de Bertrand, qui venait de lui poser cette question tandis

que Barthélemy déposait méticuleusement ses pièces de monnaie sur le comptoir. Elle ne répondit qu'en baissant les yeux et en esquissant un sourire. Il reprenait l'ascendant sur elle, pour cette fois au moins mais peu importait alors, car pour la première fois nous apparaissait un signe tangible de leur intérêt pour nous. Lorsque je revins, ils étaient partis mais avaient pris soin d'ajouter à mon intention « Et vous direz au revoir pour nous à Maria ». Je trouvai Julia tout excitée, ses yeux pétillaient tandis que ses mains s'agitaient en tous sens avec une rare vélocité. Je lui demandai de reprendre ses esprits mais elle ne le pouvait point. Sa langue fourchait tant elle était pressée de me raconter l'événement. Elle criait presque et j'étais intriguée car c'était la première fois que je voyais ma sœur dans cet état. Le soir venu, nous expédiâmes aussi vite que possible le dîner tant nos sens étaient exacerbés par la hâte de nous retrouver en tête-à-tête pour parler librement.

Connaître enfin leurs prénoms n'avait vraiment rien d'important en soi et pourtant ce fût notre unique sujet de conversation de toute cette soirée. Julia rêva-t-elle cette nuit-là de Bertrand et Barthélemy ? Je garde encore en mémoire son visage radieux du matin. Sa peau semblait douce et laiteuse, nulle cerne, en dépit de l'heure matutinale, ne soulignait son regard tandis que son sourire exprimait un bonheur simple et fragile comme une porcelaine. Ce matin-là, la routine quotidienne qui nous imposait les mêmes gestes dans le même ordre depuis des années, n'avait aucune prise sur son humeur. Son corps se mouvait devant moi mais son esprit flottait, divaguait comme s'il se fut évadé de la réalité aliénante. Les jours suivants, ils prièrent l'habitude de s'adresser à nous par nos prénoms. Sincèrement, nous en eussions fait de même si nous avions pu agir à notre guise. Mais nous étions les employées d'un commerce qui nous imposait respect et distance polie vis-à-vis du client. Nous craignions de plus que Jorge n'appréciât guère que nous tissions des liens avec la clientèle. Bertrand et Barthélemy, dont l'intelligence et la sensibilité n'étaient pas les moindres de leurs qualités, l'avaient fort bien compris et continuaient cependant de manifester cette petite complicité qui nous unissait. Ils se savaient libres tandis que nous ne l'étions pas et usaient de cette liberté comme pour nous la faire partager. Par de simples regards, de simples sourires, nous leur avions signé une procuration pour jouir à notre place d'une liberté de parole qui nous était interdite.

Même lorsque notre oncle nous assignait des tâches nous consignait dans l'arrière-boutique pour de longues heures, nous tenions, l'une et l'autre à nous trouver dans le magasin entre treize et quatorze heures. Nous étions comme deux plantes dans une serre, attendant chaque jour que nos jardiniers nous délivrassent notre indispensable ration d'eau quotidienne. La durée de leur visite n'excédait jamais quatre ou cinq minutes mais c'étaient celles-ci qui

nous donnaient pour une journée entière l'envie de continuer à espérer en des jours meilleurs. Lorsque nous commençâmes à travailler, notre jour béni était bien entendu celui du dimanche car nous n'allions au magasin que jusqu'à treize heures et nous disposions ensuite de l'après-midi à notre guise. Mais Bertrand et Barthélemy ne travaillaient ni le samedi, ni le dimanche et nous ne les voyions donc jamais ces jours-là. Alors, de loin en loin, nous nous prîmes de désaffection pour le jour de congé dominical. Nous étions lasses pourtant car, en dépit de ce que je pensais naguère, le métier de vendeuse est physiquement éprouvant. Mais nous étions à cet âge où notre corps nous permettait tous les excès et réparait, seul et promptement, tous les abus que nous commettions contre lui. Un jour de mai, pourtant, il en fut un que nous eussions aimé ne jamais voir se terminer. Lorsque les beaux jours revenaient, nous allions déjeuner hors de la maison *familiale*, peu nous importait où pourvu que nous ne fussions pas avec eux. Il faisait si beau que nous avions gardé pour nous deux sandwiches et deux tartelettes, Jorge nous le permettait, que nous emportâmes sur la promenade du Paquier. Le soleil avait fait apparaître promeneurs, cyclistes, loueurs de pédales comme la pluie fait sortir des escargots de leurs coquilles. Nous nous installâmes sur un banc, face au lac, profitant de cette douce chaleur que la nature nous prodiguait. Après que nous nous fûmes restaurées, nous restâmes un long moment à contempler le paysage dont la beauté ne se tarissait pas. Engourdies dans la veulerie mais épanouies, il fallut que Julia mît toute son insistance pour que je consentisse à marcher un peu sur les bords du lac.

Tout en flânant, nous devisions de notre avenir. Julia me demandait ce que je ferais lorsque nous aurions quitté notre oncle. Elle le savait bien pourtant car ma vocation était née dans mon enfance et n'avait jamais varié depuis. Comme mon père, je désirais enseigner. Le présent contournait mes plans mais, dans le tréfonds de mon âme, sourçait une petite rivière qui irriguait mon cœur d'une douce certitude: où, quand et comment ne m'étaient pas révélés mais je deviendrai professeur de français. Julia admirait ma ténacité. Elle eut aimé posséder la même ferveur que moi, pouvoir elle aussi, s'appuyer sur des certitudes. Mais elle cherchait encore sa voie et seule comptait pour elle notre libération. « Que l'on quitte Jorge et ensuite je verrai ». Notre existence routinière l'empêchait de penser à l'avenir. Les jours qui se succédaient finissaient par être tous identiques et elle ne voyait pas ce qui pourrait changer. Je la rassurais en lui parlant de notre compte qui, un jour, serait assez garni pour nous permettre de fuir mais cela restait pour elle une hypothèse lointaine. Depuis que nous les avons rencontrés, Julia avait fondé de nouveaux espoirs. Elle croyait, comme dans les contes de fées, que ces



beaux princes viendraient nous délivrer du méchant Jorge. « Moi aussi, j'aimerais cela, lui disais-je, mais ne rêvons pas trop. Quelles raisons auraient-ils de nous venir en aide ? Crois-tu que parce que nous échangeons quelques sourires et qu'ils nous trouvent mignonnes, ils vont nous avancer de l'argent ou se porter caution pour nous si nous louons un appartement ? ». Nous nous ressemblions tant ! Secrètement ses rêves étaient aussi les miens mais je me défendais d'en espérer quelque chose, préférant compter uniquement sur nos propres forces.

De loin en loin, nous avons déjà marché jusqu'au casino et nous apprêtions à rebrousser chemin lorsque nous vîmes Barthélemy assis dans l'herbe, adossé à un arbre, les yeux plongés dans un livre. Ainsi le destin voulait-il mettre un indice sur notre route et étayer les rêves de ma sœur. Ce n'était qu'une coïncidence mais j'en fus troublée. Le visage de Julia s'illumina, et elle me donna un léger coup de coude qui signifiait « Tu vois ! ». Vingt pas à peine nous séparaient de lui mais elle se fut presque mise à courir si je ne lui avais dit de continuer de marcher du même pas. Son esprit était tout entier consacré au récit tracé sur ces pages. Il semblait ne plus entendre ni voir ce qui l'entourait, seul subsistait le livre. Comme je le comprenais et même comme je l'enviais. Je ne lisais plus guère, faute de temps. Bien sûr, je continuais de m'adonner à la lecture le soir mais j'étais la plupart du temps si lasse qu'il fût bien rare que je parcoure plus de quelques pages. En quelques instants, nous nous trouvâmes à ses pieds, juste devant lui mais il ne nous remarquait toujours pas. Nous le regardâmes un moment dans un silence devenu religieux puis, joyeusement, nous ne pûmes réprimer quelques murmures. Il ne nous entendait pas, comme s'il avait coiffé un casque de baladeur, barrière infranchissable entre le monde extérieur et son ouïe. Mais il n'y avait rien, rien d'autre que son intérêt pour ce qu'il lisait. Cela nous amusait – nous commencions à rire sous cape – et nous impressionnait à la fois. Je voulus bientôt connaître le livre qui était l'objet d'un si grand intérêt et qui était capable d'accaparer toutes les ressources de cet homme. Il maintenait fermement le quatrième de couverture, ainsi que quelques pages, de sa main droite tandis que la couverture elle-même était largement recourbée et faisait face au sol. Au risque de montrer les dessous de ma jupe aux autres promeneurs, je me penchais en avant, la tête en bas, pour découvrir le titre de ce livre si captivant tandis que ma sœur continuait de chuchoter, de plus en plus fort à mesure que nos visages s'éloignaient. Elle parlait à présent à haute voix ; il n'était pas possible qu'il n'entendît pas et pourtant il poursuivait sa lecture imperturbablement. Je crus pouvoir lire le titre du livre à force de contorsions qui manquèrent de me faire perdre l'équilibre mais celui-ci me semblait inconnu. Je me rapprochai de ma sœur et nous attendions, sagement devant lui que le hasard, la lassitude, un

irrépressible besoin d'étirer ses muscles engourdis lui fit lever la tête et nous voir enfin. Peut-être nous avait-il reconnues et agissait-il ainsi dans le seul but de nous voir partir ? Nous y songeâmes un instant avant d'écarter cette hypothèse que nous n'avions nul plaisir à envisager. À dessein ou fortuitement, il nous fit attendre de longues minutes mais nous sûmes être patientes. La providence était-elle de notre côté ce jour-là ? Il lui restait une vingtaine de pages à lire et ce ne fut que lorsqu'il eut terminé son roman qu'il releva la tête. Enfin, il allait nous voir, s'adresser à nous, pensions-nous. Mais il nous fallut encore patienter quelques instants supplémentaires car, lorsqu'il referma l'ouvrage, ses paupières s'abaissèrent et ce fut les yeux clos qu'il rejeta sa tête en arrière, appuyée contre le tronc. Il respira profondément et si nous ne l'avions vu, un instant plus tôt, lisant les dernières pages de son livre nous l'aurions cru endormi. Son visage était plein de sérénité et reflétait sa paix intérieure. Il me sembla si beau en cet instant ! Je ne nous sentais pas le droit de le tirer de la bienfaisante torpeur dans laquelle il semblait avoir plongé tandis que nous mourrions d'envie de lui parler, de voir ses yeux et sa bouche s'animer. Nous tînmes conciliabule un instant puis, sans que je m'y attende, Julia dit à haute voix d'un air exagérément gai. « Un chausson aux pommes, comme d'habitude ? » Sorties de leur contexte, ces paroles incongrues n'en frappèrent pas moins l'esprit déjà évanescent de Barthélemy qui, dans l'instant, secoua la tête et ouvrit ses yeux. Une seconde s'écoula avant qu'il ne réalisât où il était et ce qu'il y faisait. Nous lui faisons face et son regard ne pouvait se porter que sur nous. Il vit deux paires de jambes bien faites. Son intérêt s'éveilla aussitôt, nous le vîmes clairement, et ses yeux remontèrent sur nous si intensément que nous pouvions presque sentir son regard glisser sur nos corps. Lorsqu'ils rencontrèrent nos visages, le sien s'emplit d'un sourire irradié qui trahissait sa joie de nous voir. Il nous invita à nous asseoir près de lui, « Si vous n'avez pas peur de vous salir » avait-il ajouté. Julia et moi échangeâmes un regard imperceptible qui était pourtant aussi significatif qu'un pouce levé ou qu'un signe de tête accompagné d'un sourire plein de satisfaction. J'entamai la conversation sur la lecture qu'il venait d'achever. Il sourit légèrement lorsque je lui demandai ce qu'il avait lu. « Je crois que cela ne vous intéresserait guère, Mademoiselle. Ces lectures ne sont plus à la mode aujourd'hui ». À cette époque, il voyait certainement en nous des jeunes femmes jolies, certes, mais légères et futiles, plus occupées à regarder la télévision qu'à lire, des classiques de surcroît. Mais je le pressai tout de même de me montrer la couverture de son livre. Il hésita quelques instants. Était-ce par simple cabotinage ? Avait-il un peu honte de ses lectures, de nous paraître « ringard » comme vous dites ici ? Ou bien ne voulait-il pas nous ennuyer avec une littérature dont il était par avance

certain qu'elle n'était pas faite pour nous ? Mais le sourire de Julia le convainquit. Il porta sa main sur le livre qu'il avait posé contre sa cuisse et nous en montra la couverture tout en nommant l'auteur d'une voix empreinte de respect et d'admiration. Il s'agissait de « Châtiments », un recueil de poésies. Il nous croyait ignorantes et était peut-être même en train de se demander si nous connaissions seulement le nom de Victor Hugo. Mon père possédait ses principaux ouvrages et nous avait naturellement conseillé d'en lire quelques-uns. Ses conseils en matière de littérature, française de surcroît, étaient pour nous plus que précieux et nous les suivons toujours. J'avais, moi aussi, été touchée par la plume de ce si grand auteur même si je l'avais, par la suite délaissé.

Les yeux de Barthélemy brillaient en même temps que ses cordes vocales vibraient. Je le regardais fixement, avec tendresse et mon âme fut prise d'empathie tant je savais la nature et les effets des émotions qui parcouraient son être. Les mots, si bien mariés, de Hugo n'avaient pas seulement touché son esprit. Ils s'étaient aussi adressés à son cœur et, par delà, à son corps tout entier. Lorsque les vers grondaient, ses poumons réprimaient toute nouvelle respiration, ses bras se crispaient et ses talons manquaient de s'enfoncer dans le sol. Mais lorsqu'ils se faisaient plus doux, tous ses muscles, commandés par un effet invisible, se détendaient jusqu'à ce que Barthélemy atteignit une brève plénitude que les prochains vers allaient bouleverser. Il ne pouvait en rendre compte avec de simples mots et il faut avoir vécu cette sensation d'imprégnation, de communion parfaite avec les mots pour la reconnaître. On le comprend alors si bien que l'auteur nous semble être directement connecté à son esprit, sans le moindre médium, sans qu'aucun parasite ne puisse gêner la communication. Et tant que dure cet état, on voudrait que le temps s'arrête pour en goûter chaque instant. On se sent retiré du monde, touché par la béatitude. C'est comme être au fond de l'eau, en apnée, sans respiration possible mais en si parfait accord avec l'élément bleu que cela n'est plus nécessaire. Je voyais si bien ce que vivait Barthélemy que j'aurai aimé que ses larmes se tamisassent et quittassent ses yeux afin que je pusse les essuyer. Dès cet instant, je compris ce qu'il était et je trouvais superfétatoire d'en savoir plus sur lui. Malgré ses efforts, il parvenait à peine à dissimuler son trouble, à endiguer le flot lacrymal qui voulait le submerger. Jamais, je crois, je ne me sentis si proche de lui qu'en cet instant. Son émotivité, son inclination pour un auteur désuet me touchaient en plein cœur et je crois que je tombai amoureuse en cet instant. Son corps et son visage me laissaient un peu indifférente mais son âme me semblait être la sœur de la mienne.

- Excusez-moi mais je parle depuis un temps infini. Peut-être en avez-vous

assez ? Il se fait tard. N'avez-vous pas sommeil ?

- Votre histoire est passionnante, Mademoiselle, mais vous savez, à mon âge, si je me prive de sommeil, demain, je ne serai bon à rien. Mais ne vous dérangez pas pour moi. Continuez sans crainte de me gêner. Je vais remettre un peu de bois avant d'aller me coucher.

Carine et Élodie étaient elles aussi éprouvées par la fatigue mais elles se sentaient encore capables de veiller une heure de plus. Élodie, quant à elle, mue par la vigueur de sa prime jeunesse, ne laissait aucune prise à la fatigue et réclamait que Maria continuât son récit.

- Vous savez, cela risque d'être encore un peu long. Vous êtes sûres de ne pas vouloir aller dormir ?

Mais elles ne répondirent que par un sourire amical. Élodie ajouta :

- Continue, Maria, continue.

- Bien sûr, tout ne changea pas à partir de ce dimanche. Mais cette rencontre fortuite, que nous nous plûmes à revivre le soir venu, nous avait prodigué quelques bienfaits et allait nous en offrir d'autres, insoupçonnés. La semaine suivante, au magasin, Barthélemy fit allusion à notre promenade dominicale : Bertrand n'en ignorait rien car aucun des mots prononcés par son ami ne suscita son étonnement. Nous étions ravies que Barthélemy en parlât comme d'un agréable moment. Il l'avait été aussi pour nous. Plein d'enthousiasme, il espéra, à haute voix, nous retrouver un de ces prochains dimanches tandis que Bertrand, plein d'assurance naturelle suggéra de provoquer l'occasion et d'organiser un pique-nique. Il était si sûr de lui que ses paroles, bien qu'exprimées suggestivement, résonnaient comme une invitation impérative qui n'offrait prise à aucune dérobade. Tout cela tenait en peu de mots pourtant, mais tout était dans le ton et l'éloquence qu'étaient les siens. Il n'est pas besoin de vous dire que nous acceptâmes avec une joie non dissimulée. D'irrépressibles sourires emplissaient nos visages et, quant à moi, je sentis mes yeux s'inonder. J'étais si émue et touchée que l'on nous portât de l'intérêt que ma seule volonté ne put réprimer ce que mon corps tout entier voulait épancher. Discrètement, je m'essuyai les yeux du revers de la main.

Une dizaine de jours nous séparaient de la date de notre rendez-vous et pourtant, comme il nous paraissait lointain, alors ! Nous étions comme au temps de notre adolescence lorsque nous avions gagné ce concours qui nous promettait la France. Pour nous aider à patienter, nous faisons comme à

notre habitude d'une journée sur l'autre nous rêvions simplement à leur visite du lendemain ; ainsi notre attente n'était que d'un jour. Les dix soirées qui suivaient chacun de ces interminables jours d'attente furent toutes occupées à parler de ce pique-nique. Nous devisions du lieu qu'ils auraient choisi, des provisions que nous emporterions. Vingt fois, nous passâmes en revue notre maigre garde-robe sans jamais nous satisfaire de notre choix et trouvions finalement réconfortant d'avoir encore le temps de choisir. Le mardi suivant, nos cœurs se voilèrent en même temps que le ciel. De lourds nuages pesaient sur la ville, menaçant de déverser l'eau qu'ils avaient subtilisée à l'océan. Chaque jour, à notre réveil, notre première pensée fut pour le ciel. Le soir, avant de plonger dans le sommeil, nous formions des vœux pour qu'il fût, le lendemain matin, délivré de cette masse cotonneuse innombrable. Les dernières semaines avaient été largement ensoleillées. Des journées entières où il nous fut bien égal qu'il pleuve et voilà que nous n'espérions la présence du soleil pour un seul jour et qu'il allait peut-être nous faire défaut. Trois jours durant, nous fûmes accablées par ce qu'il nous semblait être une injustice. Chaque jour pourtant, et pour des raisons diverses, des gens doivent ardemment souhaiter un ciel dégagé et tous ne peuvent être satisfaits, il faut bien qu'il pleuve ! Avidement, nous tendions l'oreille lorsque, dans le magasin, les clients parlaient entre eux du temps qu'il faisait. Mais la plupart exprimaient leur avis personnel et ne relataient pas ce qu'ils avaient vu ou entendu à la radio ou à la télévision. Les avis étaient si disparates que nous aurions pu tout aussi bien ne rien entendre. Il en serait revenu au même.

La suite de nos relations avec Bertrand et Barthélemy dépendait peut-être, sûrement même, de ce déjeuner et nous savions, indiciblement qu'une partie de notre avenir se jouerait avec eux. Quelques nuages pouvaient-ils oblitérer notre destin ? J'étais sûre, quant à moi, que s'ils avaient été placés sur notre chemin, ce n'était sûrement pas pour que cela soit sans suite et j'aurais parié ma vie que notre pique-nique aurait bien lieu. Malgré les masses sombres qui rodait au dessus de nos têtes, je gardais l'espoir intact d'un dimanche ensoleillé.

« Maria ! Maria ! Lève-toi vite ! viens voir ». Il était un peu plus de six heures, le jour venait de se lever. Les cris de Julia m'arrachèrent à mon sommeil, difficilement. Elle se tenait droite devant la fenêtre de notre chambre. Le soleil se levait, banalement, et l'on pouvait voir ses rayons lacérer l'azur. Son bleu s'étendait partout et cela nous sembla être un spectacle unique et magnifique. Jamais un rayon de soleil ne nous réchauffa autant le cœur.

De façon tout à fait exceptionnelle, Jorge nous avait donné congé pour le dimanche. Ce ne fut pas une mince affaire de le convaincre car le dimanche matin est un moment où l'affluence est la plus forte. Comme si nous étions

encore des enfants, nous nous étions justifiées en lui donnant le motif de notre demande, mais cela lui fut égal. Nous le suppliâmes ensuite sans plus de résultat et lorsque nous tentâmes de faire vibrer la corde familiale, nous connûmes la même déception. Lorsque nous lui proposâmes de renoncer à notre salaire de toute la matinée en échange de ces deux heures d'absence, une lueur vénale illumina ses yeux. Il réfléchit un instant à notre proposition avant de deviner nos arrières-pensées : étant donné le peu qu'il nous payait réellement, il ne réalisait pas une grosse économie. Son inflexibilité, garante de son avidité sans bornes, nous écœurait. Nous étions sous son joug, remettant toutes nos décisions à son bon vouloir, privées de toutes les libertés. Il avait partie gagnée, pourtant, je ne voulais pas en rester là. J'avais décidé de réagir et de lui arracher cette concession. D'une façon plus générale, je me sentis à bout de patience et je voulais que nous goûtions, enfin, à notre liberté. Je jouai mon va-tout alors que nous terminions de dîner. Je commençais de débarrasser les effets du repas lorsque, rassemblant tout mon courage, je résolus de le menacer. Je jouais gros car je savais qu'il me serait bien difficile de mettre ma menace à exécution s'il ne cédait pas. Et notre père nous avait toujours mis en garde de ne jamais promettre ce que nous ne pourrions pas tenir. Mais il fallait que nous remportions une première victoire contre notre tourmenteur et l'occasion me semblait bien choisie.

Me désintéressant temporairement de ma tâche ménagère, je fis quelques pas vers lui. Il s'était déjà installé sur le canapé et regardait la télévision. M'interposant entre son regard et le poste et je lui dis tout à trac « Soit tu nous laisses partir à onze heures dimanche, soit je pars... Définitivement ! ». Je m'étonnais moi-même de lui parler avec une si grande fermeté. Ce n'était pas dans mon habitude et d'ailleurs ma sœur et ma belle-sœur étaient tout aussi étonnées que lui de m'entendre parler sur un ton si autoritaire à celui qui était, après tout, le chef de famille. Je vis à son visage qu'il était tirillé entre sa volonté d'affirmer son autorité, car s'il se laissait mettre en défaut cette fois-ci, il savait que cela pourrait recommencer, et sa nécessité de ménager, un peu, sa main d'œuvre corvéable à merci. Après tout qu'étaient-ce que deux heures d'absence ? Il choisit une voie médiane. Il eut un sourire ironique et me demanda où je pourrais bien aller et de quoi je pourrais bien vivre. Se rendait-il compte que ma menace relevait surtout du bluff ? Mais je ne céda pas et d'un ton plus dur encore, je persistais en lui disant que je préférais encore finir dans la rue en mendiant plutôt que de continuer à travailler à la boulangerie si je ne pouvais pas disposer, une fois dans l'année d'un dimanche ensoleillé. Au fond de moi, je craignais par-dessus tout qu'il

me prenne au mot. J'espérais tout autant que je craignais sa réponse. Il me dévisagea un long moment, comme pour mesurer ma détermination, puis scruta le visage de Julia avant d'adresser à sa belle sœur un signe de tête, comme s'il lui demandait son avis. Une minute, une minute interminable, passa avant qu'il n'ouvrît la bouche. Ses traits sévères s'estompèrent et firent même place à un sourire conciliant. « Tu as raison », me dit-il d'un air paternaliste. « Après tout, vous avez bien le droit de vous amuser un peu de temps en temps. Je sais que vous n'avez pas toujours la vie facile, alors ne mégotons pas : je vous accorde tout votre dimanche. Faites la grasse matinée, prenez le temps de vous préparer, je vous donnerai même un petit quelque chose pour que vous ayez de quoi vous amuser.»

Des sentiments multiples se confondirent en moi pour me troubler. La tension nerveuse qui s'était insinuée dans tout mon corps retomba, mon angoisse s'apaisa. Malgré moi, je ne pus réprimer ma reconnaissance à son égard. Bien sûr, je savais, et Julia aussi, que ce n'était pour lui que composition : une fois de plus il louvoyait et préférait nous amadouer plutôt que de risquer de nous perdre mais nous avions tant envie de ce moment qui nous était promis que nous aurions été capables de remercier le diable s'il l'avait fallu. Mais mon oncle n'est pas le diable. C'est juste un personnage falot et avide de gain, un petit commerçant.

Le rendez-vous avait été donné au Paquier, sous l'arbre même où nous avons trouvé Barthélemy perdu dans ses pensées. En dépit du ciel sans nuages, peu de monde avait choisi de pique-niquer et nous nous retrouvâmes facilement sur la promenade peu encombrée. Pour la première fois, nous voyions Bertrand dans une autre tenue que celles qu'ils portaient durant la semaine. Lui qui était généralement le plus distingué, était pratiquement méconnaissable. Je ne l'avais jamais vu qu'en costume de bonne coupe, les cheveux impeccablement peignés, le visage glabre et voici qu'il nous apparaissait en bermuda et tee-shirt. Il n'en demeurait pas moins séduisant, surtout du point de vue de Julia. Barthélemy était lui aussi habillé simplement mais le contraste nous paraissait moins grand. Était-ce parce que nous l'avions déjà vu hors du magasin ?

Julia et moi avons emporté les sandwiches que Jorge avait tenu à nous faire faire spécialement. Nous ne pouvions pas refuser et cela nous simplifiait même la tâche. Nous apportions aussi quelques fruits achetés sur nos deniers : des fraises ainsi que des cerises, fruits qu'appréciait tout particulièrement Julia. Bertrand et Barthélemy s'étaient chargés du fromage et des boissons. Après que nous nous fussions embrassés, je proposai de déployer le drap qui nous servirait de nappe, pensant déjeuner sous l'arbre même où nous avons

rencontré Barthélemy. Mais il n'en fut rien. Nos princes charmants avaient décidé de nous faire rêver. Sous le prétexte de se promener un peu pour nous ouvrir l'appétit, nous marchâmes un long moment sur les bords du lac. Les loueurs de pédalos s'affairaient diversement, certains en mordant un sandwich, d'autre en nettoyant leurs esquifs. Je les regardais d'un œil distrait lorsque Bertrand s'approcha de l'un d'eux. Les deux hommes se connaissaient visiblement. Ils entamèrent une courte discussion puis, le commerçant désigna du doigt un superbe hors-bord. Julia et moi échangeâmes regards et sourires. Nous n'osions comprendre.

Eux aussi avaient dû se soucier du temps car Bertrand avait visiblement réservé le bateau dans lequel nous nous apprêtions à prendre place : la navigation n'est agréable que par beau temps. Quelques instants plus tard, nous étions à bord du bateau. D'un air serein Bertrand prit les commandes. Nous n'étions jamais montées à bord d'un tel engin et même si nous avions vu cela dans des films, jamais il ne nous avait été donné de voir un poste de pilotage de si près. À le voir manœuvrer, cela ne paraissait pas difficile. Il adopta tout d'abord une allure très lente puis, au bout d'une ou deux minutes, abaissa vivement la manette d'accélération. Tel un cheval mécanique, le bateau se cabra et entama une course à vive allure. La vitesse nous grisait, nos yeux s'emplissaient d'images jamais vues. Le paysage, que nous connaissions si bien mais qui avait toujours été statique, se mouvait à présent. Nous nous retrouvions au milieu du lac, un endroit que nous avions mille fois vu mais auquel nous ne nous étions jamais rendues. La maîtrise qu'avait Bertrand de son engin lui donnait une forme de grandeur. Nous l'eussions presque comparé à un capitaine de navire tant il manœuvrait avec assurance. Nous avions tous les cheveux au vent et nous riions. Seul Barthélemy ne partageait pas notre admiration pour le pilote. Peut-être l'avait-il déjà vu vingt fois aux commandes de cette machine ? Ou bien en connaissait-il, lui aussi, tous les secrets du pilotage ? Je sais bien que tout cela était très futile mais nous étions heureuses et cela ne nous était plus arrivé depuis longtemps. Pour quelque temps encore, Bertrand nous fit faire de larges huit. Parfois il tournait brusquement et manquait de nous faire tomber à l'eau. Lorsqu'il se fut lassé, il stoppa le bateau puis coupa le contact, exactement comme dans une voiture. Ce ne fut que là que nous prîmes conscience du vacarme que produisait le moteur qui nous propulsait. Tout à coup, le silence nous enveloppa ; seuls persistaient quelques clapotis dus au léger tangage de notre embarcation. Ils nous rejoignirent à l'avant du bateau où nous commençons de préparer nos agapes. L'absence de vent créait une sensation de chaleur qui était très agréable. Nous nous imaginions être au



cœur de l'été alors que le printemps s'épanouissait seulement. Maria distribua les sandwiches tandis que je faisais l'impossible pour remplir quatre gobelets en dépit du léger roulis qui berçait nos corps. Ils paraissaient aussi heureux que nous l'étions mais nos raisons n'étaient sûrement pas les mêmes. Nous échangeons de sourires tout en mordant notre pain, retardant le moment où nous engagerions vraiment la conversation. Après qu'elle ait englouti son déjeuner, Maria s'y risqua : « Nous sommes vraiment heureuses de cette invitation. Et vous, vous n'êtes pas trop déçues par vos boulangères ? ». Le dialogue était entamé et ne s'arrêta plus. Ils nous parlèrent tout d'abord d'eux. Ils s'étaient rencontrés chez leur ancien employeur. Ils étaient collègues et, bien vite, ils se trouvèrent des points communs. L'un comme l'autre se lassaient vite lorsqu'ils avaient face à eux un interlocuteur qui ne comprenait pas ou ne réfléchissait pas aussi vite qu'eux. Ils ne tenaient pas les autres pour des imbéciles mais ils s'exaspéraient de leur lenteur. Lorsqu'ils travaillaient ensemble, ils découvrirent, chacun de leur côté, que les temps morts n'avaient plus cours. Ils se trouvèrent aussi une autre qualité commune, à moins que ce ne soit un défaut : « L'exactitude est la politesse des rois », martelaient-ils chaque fois que l'occasion leur était donnée. Leur respect, presque maladif, de l'horaire était chez eux poussés si loin qu'il passait pour une obsession maniaque.

Ils travaillèrent ensemble deux ou trois ans, puis, pour des raisons que j'ai oubliées, ils furent contraints de quitter la société qui les avait engagés. Barthélemy nous expliqua comment son ami eut l'idée de créer sa propre entreprise et comment lui-même y fut associé. Leur politesse et leur tact leur interdirent de nous détailler la réussite qui fut la leur mais Maria et moi avons bien compris qu'ils ne manquaient nullement d'argent. Vers la fin du déjeuner, ils voulurent à leur tour connaître le chemin qui nous avait menés derrière notre comptoir. Un peu comme je l'ai fait ce soir avec vous mais bien plus brièvement, Julia leur raconta l'essentiel de notre vie. Elle présentait moins d'intérêt que la leur et pourtant ils ne relâchèrent pas leur attention durant tout le temps où ma sœur exhumait notre passé. Nous avons vraiment l'impression que, pour une fois, quelqu'un s'intéressait vraiment à nous. Ils ne firent pourtant rien d'extraordinaire. Ils avaient seulement pris le temps de nous écouter. Après que nous eussions beaucoup parlé, Bertrand reprit les commandes du bolide. De nouveau, le moteur vrombissait et nos cheveux flottaient au vent, ainsi qu'un étendard que nous dressions, pour la première fois, face au monde.

Julia ne cessait de le regarder avec admiration. Son être était plein de sentiments qu'elle ne pouvait plus contenir et qui, malgré elle, débordaient de son corps. Bertrand n'était pas un idiot et le remarqua bien vite. D'un

signe de la main, il l'appela auprès de lui. Il l'installa devant lui, prit ses mains pour les poser sur le volant avant de s'écarter d'un pas. « C'est toi qui pilotes, maintenant », lui lança-t-il. Intimidée par cette marque de confiance - on ne lui avait jamais confié la responsabilité d'une chose qui valait tant d'argent - mais altière, elle se tint bien droite et regarda au loin, à la recherche d'un quelconque obstacle.

Barthélemy nous regardait tous trois, d'un air un peu détaché. Il paraissait pensif ou contemplatif. Il semblait pouvoir mesurer réellement notre bonheur. Je tentai, quelquefois de croiser son regard mais, même lorsque j'y parvenais, il se faisait fugace et insaisissable. Il me donna l'impression que sa vie dans notre monde n'était qu'un pis-aller et que sa vraie vie était faite de rêverie et d'imaginaire, nourrie seulement de musique et de lecture. Je me souvins alors de notre promenade au bord du lac et de notre rencontre fortuite avec lui. Déjà, il m'avait semblé différent de la plupart d'entre nous.

Il nous semblait être en leur compagnie depuis si longtemps que nous redoutions déjà que l'après-midi se terminât. Pourtant, comme si une main divine s'était posée sur l'horloge du monde, il n'était même pas seize heures et le soleil brillait si fort que l'on se croyait au début de l'après-midi. Bertrand reprit les commandes et accosta non loin du Bout-du-lac et nous quittâmes le bateau pour marcher un peu. Bertrand en vint à parler de sa vie. Il tint tout d'abord à nous dire qu'il était marié à une femme romaine qui se prénomrait Svéléna. Instinctivement, j'avais porté un regard vers ma sœur et, ainsi que je m'y attendais, je lus sa déception sur son visage dont le sourire, à présent, n'était que de pure forme. Il nous raconta avec beaucoup de détails, que je vous passerai, sa rencontre avec elle, son mariage, la naissance de leur fils. Je me demandais, et Julia aussi, pourquoi, alors, il n'était pas avec elle plutôt qu'avec nous. Comme s'il avait deviné notre interrogation, il nous expliqua que sa femme et lui avaient délibérément choisi de ne pas passer tout leur temps libre ensemble pour que chacun conserve une part de liberté et aussi pour garder toujours le plaisir qu'ils avaient de se retrouver. Il nous racontait tout cela mais nous étions bien incapables de comprendre, nous qui n'avions jamais connu l'amour. Pour ma part je n'avais même jamais eu un flirt. Nous étions tout de même étonnées par ses propos tandis que Julia y trouvait une source d'espoirs. Elle s'accrocha, elle me l'avoua plus tard, à cette infime possibilité de voir se dégager pour elle une petite place dans la vie de Bertrand. Il ne faisait pas de doute que Barthélemy, qui demeurait silencieux, savait déjà tout ce qui venait d'être dit. Même si nous le souhaitions, il ne fallait guère espérer qu'il se livre à son tour et lorsqu'il vit nos regards pointer

sur lui, il se dégagea de toute obligation d'une phrase lapidaire : « Et si vous nous parliez de vous ? », comme s'il avait oublié que Julia l'avait déjà fait. J'eus terriblement envie de lui retourner sa question, « du tac au tac », comme on dit. Mais je savais déjà que Barthélemy n'aimait pas parler de lui et je ne voulais pas qu'il fût gêné. Alors, un peu comme je le fais en ce moment avec vous, Julia et moi nous mêmes à raconter notre singulière histoire. Ma sœur les enthousiasma avec l'histoire du concours qui nous mena ici, elle les fit s'attendrir sur la mort de nos parents et notre devenir incertain. Je n'y avais jamais prêté attention mais elle avait un certain talent de narratrice. Par la suite, je leur donnais tous les détails de nos vies de boulangères. Je leur parlai du magasin, des employés et surtout de Jorge et de ses méthodes pour nous maintenir dans une sorte de demi-servage. Lorsque nous eûmes terminé, le soleil déclinant illuminait toujours le ciel mais il ne caressait plus notre peau de sa douce chaleur. Nous avons passé tout l'après-midi avec eux et il nous sembla qu'elle n'avait duré qu'un trop court instant. Bertrand nous ramena au débarcadère tandis que Barthélemy proposait de nous raccompagner jusqu'à la boulangerie. Nous avons gagné une demi-heure de plus en leur compagnie mais ce n'était déjà plus pareil. L'ambiance avait changé, chacun se résignait à notre séparation. Bertrand allait sûrement retrouver femme et enfants mais qu'allait faire Barthélemy ? Je me le demandais tout en marchant. Ils nous embrassèrent sur la joue et nous dirent, sur un ton affectueux « à demain ». Les jours suivants, nous ne cessions de songer à cet après-midi passé sur le lac. Nous la revécûmes cent fois en pensées et, le soir venu, Julia et moi faisons ressurgir les plus infimes détails afin que nous n'oublions rien de ce merveilleux moment. Comme tout cela me semble oblitéré aujourd'hui. Toutes ces futilités ont fui depuis longtemps ma mémoire et je ne me souviens plus que de l'essentiel.

Ils venaient toujours avec le même enthousiasme, la même joie simple de nous voir. Nous nous connaissions un peu plus mais cela n'avait rien changé dans leur comportement envers nous. Invariablement, ils continuaient de prendre les mêmes pâtisseries depuis le premier jour. Nous y étions si habituées que nous n'y songions même plus. Je me souviens que Julia se faisait, au contraire, encore plus aimable qu'auparavant. Lorsqu'ils pénétraient dans la boutique, elle n'avait plus d'yeux que pour Bertrand qui s'efforçait de lui rendre chacun de ses sourires. Au début de l'été, ils nous invitèrent à dîner car ils avaient, dirent-ils, une intéressante proposition à nous faire. Julia ne se cachait plus de son amour impossible pour Bertrand et elle imagina les propositions les plus folles. Pour ma part, je n'avais pas les mêmes idées en tête et n'étais pas amoureuse de Barthélemy pour qui j'éprouvais, cependant, une certaine fascination. Jorge nous laissait sortir à notre guise mais nous sortions si peu qu'il ne nous fit pas de difficultés.

Julia avait déployé d'innombrables efforts pour être belle, elle n'en avait pas besoin pourtant. Elle voulait séduire et se trouver aimée, fut-ce un peu, par cet homme qui, à lui seul, incarnait la réussite qui nous avait été interdite. Comme elle, je vêtis une robe d'été car, malgré l'heure, l'air était encore suffocant. Ils avaient choisi le restaurant avec goût. Nous prîmes place dans une cour intérieure dont les murs de pierre judicieusement éclairés d'une lumière ocre procuraient un sentiment d'intimité, en dépit de toutes les autres tables qui nous entouraient. Par un subtil jeu des projecteurs directionnels, seules les tables se trouvaient éclairées, si bien que, sitôt que l'on se rejetait en arrière, on se retrouvait dans une sorte de pénombre apaisante et rassurante. À notre arrivée, un serveur, vraisemblablement prévenu par avance, nous servit une coupe de champagne tandis que nous prenions place sur un siège pourvu d'un confortable coussin. Tous deux étaient certainement venus immédiatement après leur travail, leurs costumes de la journée en témoignaient. Leurs tons, et surtout celui de Bertrand étaient plutôt solennels et presque froids, ce fut même comme s'ils se retrouvaient à un dîner d'affaires. Bien vite, pourtant, ils reprirent les attitudes que nous leur connaissions, grâce au subtil mélange qui fait que ce genre de soirée est un agréable moment : une chaude soirée d'été dont la fraîcheur tarde à poindre, deux jeunes filles légèrement vêtues et nanties de sourire attachants, quelques coupes de champagne. Ce fut après que nous eûmes fini l'entrée que Bertrand nous parla de cette fameuse proposition qu'ils avaient à nous faire. Julia et moi devînmes tout à coup sérieuses car, indiciblement, nous savions que celle-ci était de nature à bouleverser notre vie misérable.

Il nous expliqua simplement que, puisque leurs affaires se portaient à merveille, ils avaient dû acheter des locaux supplémentaires attenants à ceux qu'ils possédaient déjà. « Voyez-vous, mesdemoiselles, nous dit-il, il se trouve que ces nouveaux locaux sont pourvus d'un petit logement situé au-dessous des bureaux, au dernier étage de l'immeuble. Ni Bart, ni moi ne songeons à l'occuper et nous ne voulons pas le louer car le loyer ne compenserait probablement pas les tracasseries supplémentaires que cela nous causerait. Avec Bart, nous nous sommes demandé à quoi nous pourrions utiliser cet appartement, sans trouver de réponse. Puis, lorsque vous nous avez parlé de votre situation chez votre oncle, nous avons songé à vous. Nous avons pensé que si vous disposiez de votre propre logement, vous vous libéreriez sans doute de sa tutelle et, pourquoi pas, que vous pourriez par la suite trouver un travail à la mesure de vos talents. »

Tandis qu'il prononçait ces mots, mes regards allaient vers lui tout autant que vers Julia. Au fil de ses phrases, je voyais son émotion grandir tandis que les mêmes sentiments balayaient le fond de mon cœur. L'espoir enfin, prenait corps et se manifestait dans la voix assurée de Bertrand. Jamais nous n'avions désespéré et, par un juste retour des choses, la vie allait finalement nous sourire. Comme pour me pincer et m'assurer que je n'étais pas dans un rêve, je soulevais une question qu'il allait, j'en étais sûre, écarter d'un revers de main. « Et le loyer, dis-je. Nous ne pourrions pas payer beaucoup car... » Mais avant que j'aie pu finir ma phrase, et comme je l'avais prévu, il m'interrompit et, d'un air magnanime, il nous affirma que cet appartement ne serait de toute façon pas loué et qu'ils nous le prêtaient gratuitement tant que nous en aurions besoin. Julia et moi nous regardâmes et nous n'eûmes même pas besoin d'échanger un signe pour savoir ce que ressentait l'autre. Plus que de la joie, une certaine félicité nous avait envahies avant de faire place à une grande reconnaissance mêlée d'une certaine admiration. Nous venions d'entendre ces merveilleuses paroles, qui étaient pour nous un prélude à la vraie vie, et nous les regardions à présent sans rien dire. Bertrand attendait visiblement que l'une de nous ouvrît la bouche tandis que Barthélemy se contentait de goûter le bonheur que lui procurait cette scène. Son empathie était si patente qu'il paraissait même plus heureux que nous. La bonne éducation que nous avaient prodiguée nos défunts parents eut sans doute commandé que nous émettions des réserves ou que nous demandions quelque temps pour réfléchir mais nous n'avions l'intention ni de réfléchir, ni de minauder. Dans le même instant, comme si nos destins étaient mêlés dans le même écheveau, nous fîmes, mot pour mot, la même réponse, elle à Bertrand, moi à Barthélemy : « Nous acceptons ! ». Nous levâmes alors nos coupes et bûmes gaiement ce qu'il restait de Champagne.

Malgré toute leur gentillesse et leur apparent désintéressement, je ne pus, les jours suivants, m'empêcher de m'interroger sur leurs profondes motivations. Ils agissaient après tout, visiblement contre leurs propres intérêts et n'avaient rien à gagner avec nous. Nous étions pauvres et sans être idiote, nous n'avions pas poursuivi nos études tandis qu'ils avaient réussi dans leurs affaires et qu'il ne faisait pas de doute qu'ils étaient cultivés. Bertrand était marié et il n'y avait que Julia pour être amoureuse. Il n'avait jamais relevé les petites provocations qu'elles lui avait adressées. Quant à Barthélemy, il semblait incapable d'ourdir la plus petite des mauvaises actions. Était-il contemplatif, timide, rêveur ou les trois à la fois ? Il était impossible d'imaginer qu'il voulût nous faire du tort. Je me demandais même comment un tel être pouvait avoir réussi dans une quelconque profession. J'en avais conclu que cet homme avait forcément deux personnalités et que nous n'en connaissions qu'une. Depuis que nous vivions avec notre oncle, l'altruisme

n'était plus qu'un mot dans le dictionnaire et il s'y maintenait seulement à l'état de vestige, comme « hast » ou « lavandière ».

Jorge n'approuva pas notre déménagement, bien au contraire. Il a beaucoup de défauts mais il est loin d'être idiot et il sait toujours où se trouve son intérêt. Sans l'avouer, la principale raison de son opposition était sa perte de contrôle sur nous. Il ne s'y trompait pas en voyant là le premier acte de notre émancipation. Il fit tout pour nous dissuader mais nous tînmes bon et, le premier jour de l'automne, nous emportâmes nos quelques affaires dans notre premier vrai appartement. Nous n'avions que deux valises à emporter et pourtant ce fut un jour de joie. Bertrand et Barthélemy s'étaient montrés très généraux à notre endroit : nous n'avions pas un sou pour meubler l'appartement et ils l'avaient fait à notre place. Je crois que nous fûmes alors aussi heureuses que lors de notre arrivée en France. Jorge ne nous avait même pas menacées de nous retirer notre emploi car il était toujours bien content de continuer à nous exploiter. Il avait enragé lorsque nous lui avions demandé de nous verser notre salaire complet, à présent que nous ne lui coûtions plus rien mais il craignait trop les problèmes pour nous le refuser.

Ainsi passèrent quatre mois. Nous économisâmes rapidement beaucoup d'argent, enfin cela nous semblait beaucoup par rapport à ce que nous gagnions chez mon oncle. Nous le mîmes de côté dans l'espoir de reprendre nos études et de rompre nos derniers liens avec l'oncle honni. J'allais pouvoir assouvir mon rêve jamais abandonné depuis que j'avais posé le pied sur ce sol merveilleux : devenir professeur de français ! Je m'étais renseignée partout et j'avais la certitude d'obtenir une bourse qui allait me permettre de passer mon CAPES. Bertrand et Barthélemy venaient très souvent nous voir et, jour après jour, nous devenions amis. Ils nous présentèrent même à tous leurs employés, qu'ils préféreraient appeler collègues. Nous reçûmes un bon accueil et même, alors qu'un poste de secrétaire allait se trouver libre, l'un d'eux pensa spontanément à nous. Ni l'une ni l'autre n'étions formée pour cet emploi mais nos protecteurs tenaient à ce qu'il nous revienne. Chacune en rêvait et Julia peut-être plus encore que moi, eu égard à son inclination pour Bertrand. Je préfèrai le lui laisser et continuer de subir, seule, le joug de l'oncle. Et puis, je n'en avais plus que pour quelques mois avant que ne commence ma formation.

Ces mois et même ces années de patience n'avaient pas été vains. Je songeais aux temps malheureux où Julia commençait de désespérer. Comme j'avais raison alors de m'arc-bouter sur mon inébranlable foi en l'avenir qui ne resterait pas indéfiniment sombre. Ces derniers mois furent assurément les

plus heureux de ma vie, je vous assure. Barthélemy venait souvent nous rendre visite, beaucoup plus que Bertrand. Était-ce parce qu'il ne voulait pas donner prise à l'amour platonique de Julia ? Nous nourrissions toutes les deux une sincère amitié pour Barthélemy mais je me sentais plus proche de lui que ma sœur. J'aimais son caractère rêveur et mystérieux. Même auprès de nous, il n'était jamais complètement là et je me plaisais à imaginer les mondes imaginaires dans lesquels son esprit vagabondait. Il y avait les livres, aussi. À chacune de ses visites, il en rapportait au moins un qu'il nous offrait. Il disait que s'il aimait les lire, il n'aimait pas les conserver. Il préférait, nous avait-il confié, leur souvenir à leur matérialité. Nous étions ravies de ces cadeaux, nous qui avons été nourries de livres par notre père. Comme il aurait été heureux de voir cela ! Oui, c'était vraiment une belle période. Une très belle période !

Les yeux de Maria s'assombrirent un peu. La joie de circonstance qu'elle affichait sonna faux, subitement. Un instant encore, elle soutint le regard étonné de ses compagnes comme si elle jetait ses dernières forces dans une bataille qu'elle savait perdue d'avance. Machinalement, ses ongles ravinaient les striures du bois mal dégrossi de la table. Lancée dans son récit, elle en revivait silencieusement l'épilogue, oubliant presque son auditoire. Sophie posa doucement sa main sur la sienne et lui demanda, pleine de douceur, si elle se trouvait bien. Meurtrie mais toujours altière, elle trouva en elle d'autres forces pour esquisser un sourire et reprendre son récit.

Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais vous raconter la fin de mon histoire. Voici six semaines que je les ai perdus tous les trois. Je n'ai pas le courage de vous détailler les circonstances abominables de leur mort. Le sort a, semble-t-il, placé les accidents de la route en travers de la mienne. Julia a finalement subi le même sort que mes parents. Avec elle, j'avais retrouvé un équilibre après que nous avons perdu la seule famille que nous avons. Le joug de mon oncle me paraissait supportable tant que je me trouvais avec elle. L'existence m'a donné, pour vingt ans seulement, une soeur qu'elle m'a reprise pour toujours. Notre profonde complicité s'est éteinte avec elle et plus jamais je n'en connaîtrai de semblable.

Maria se tut un instant. Dans le fond de son être, elle luttait contre son légitime chagrin, certaine d'en sortir vainqueur. En dépit de tout, sa volonté pugnace devait triompher. Après une profonde inspiration, elle leur adressa un regard mutin et, sur le ton de la confidence, elle reprit :

Vous n'auriez jamais dû entendre cette histoire. Et surtout pas de ma bouche. C'était Julia qui avait participé à ce concours et je sus qu'elle avait gagné le lendemain même de sa mort. Malgré tout, je souris en l'apprenant J'y vis un signe de la vie, de Dieu, peut-être. J'étais plongée dans la plus noire des nuits,

plus rien ne comptait ni n'existait dans mon deuil large comme un océan et pourtant, une infime et dérisoire lueur m'apparaissait. À quoi pouvait-elle servir à présent ? Songeais-je. Est-ce que tout cela avait un sens ? Je résolus que même s'il m'était caché, il y en avait un. Si vous vous trouviez sur une vaste plaine dans la plus grande pénombre et que vous aperceviez la flamme vacillante d'une chandelle, vous iriez vers elle, même si vous rêviez plutôt de l'éblouissante clarté du soleil. Rien n'est perdu et je sais qu'il faut vivre pour découvrir ce que nous réserve la vie. J'ai eu mon lot de peines et sans doute en connaîtrai-je d'autres mais je garde confiance et continue d'espérer dans ma destinée.